

# Il y a cent ans mourait J.-P. Proudhon

## Aujourd'hui le fédéralisme est toujours vivant



G. Courbet : Proudhon et ses enfants (Musée de la Ville de Paris).

(Photo Bulloz.)

**LA FEMME  
ET LE SOCIAL**

**LES GRÈVES**

**AMNISTIE**

**G. BRASSENS**

## ÉDITO

Le moment viendra où pour le Monde du Travail, les clarifications nécessaires accomplies, le XIX<sup>e</sup> siècle sera le siècle de Proudhon.

Né à Besançon en 1809, mort le 17 janvier 1865, Joseph Proudhon fait en 1840 une entrée fracassante dans la vie sociale avec un ouvrage « Qu'est-ce que la propriété ? » dont on n'a guère retenu que la réponse célèbre jetée au visage de la bourgeoisie financière convoiée à s'enrichir, par le financier Laffitte : « La propriété c'est le vol ». En marge du socialisme officiel que représentent alors Louis Blanc, Pierre Leroux et plus tard Blanqui et Karl Marx, Proudhon va rompre avec la démocratie socialiste et parlementaire de son époque et orienter le mouvement ouvrier vers l'autonomie envers les politiciens socialistes alors au pouvoir.

Pendant vingt-cinq ans l'œuvre philosophique et économique de l'écrivain va se poursuivre dans toutes les directions où l'activité humaine s'exerce. C'est « L'Organisation du crédit » en 1848 qui aboutira à la Banque du Peuple qui sera un échec, mais déjà il a posé le problème de la disparition du profit capitaliste (le droit d'aubaine), du crédit gratuit, de la suppression de la monnaie métallique et de l'escompte. En 1843 il publie « La création de l'ordre dans l'Humanité » bientôt suivie des « Contradictions économiques » qui paraîtront en 1846 où il représente alors pour Marx « le prolétariat parvenu à la conscience de soi-même » (La Sainte-Famille). Mais Marx ayant voulu

éliminer Karl Grün et ayant écrit dans ce sens à Proudhon, celui-ci lui répond vertement et c'est alors la rupture entre les deux hommes. Marx avec sa bonne foi coutumière transformera « Les ouvrages scientifiques » de Proudhon (Marx disait) en des « écrits petits-bourgeois » (sic), rupture consommée par la parution de la « Philosophie de la misère ». Après quelques années de silence, c'est « De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise » 1858, du principe fédératif « La guerre et la Paix » et enfin « De la capacité politique de la classe ouvrière » qui sera le livre de chevet de la section française de la Première Internationale.

Journaliste et polémiste ardent et vigoureux, il va collaborer à de nombreux journaux ouvriers et en particulier à « l'Atelier » et à « l'Opinion publique ». C'est dans « Le Peuple » qu'il jettera cette formule qui mérite d'être répétée par tout le Mouvement Libertaire : « L'anarchie est la condition d'existence des sociétés modernes comme la hiérarchie est la condition des sociétés primitives ».

Proudhon, comme la vie, est mouvement. Son œuvre ouvre toutes les portes et toutes ses portes ouvrent sur la liberté. On les franchit en allant de la révolte à l'organisation du travail en dehors du circuit politique. Certes, l'œuvre est touffue. On y trouve ce qui appartient à son siècle et que l'histoire rejettera, mais on y trouve éga-

lement toutes les recherches qui sont celles qui depuis cent ans orientent le mouvement syndical dont Proudhon est incontestablement le père. Pour lui, qui refuse l'homme abstrait de Marx, les mouvements de la vie avec leurs contradictions sont des réalités qu'on ne peut enfermer dans des formules et c'est pourquoi il rejettera tout dogmatisme et dans « Les confessions d'un révolutionnaire », il affirme « Quiconque met la main sur moi est un usurpateur et un tyran. Je me déclare son ennemi ». Mais lorsqu'à la fin de sa vie, Proudhon affirme sa confiance dans la capacité de la classe ouvrière, il garde vis-à-vis de celle-ci une position critique. Cette capacité, elle doit se développer par l'éducation. Pour lui « le gouvernement de l'atelier » passe par l'école et c'est l'union du travail et de l'école qui restituera au travail sa signification.

Proudhon, qui fut l'apôtre du Fédéralisme, de la Coopération, du Mutualisme, n'a jamais prétendu à l'Empire idéologique et c'est très librement que les hommes, qui se sont réclamés de lui et qui construisirent la Première Internationale, qui firent la Commune, et qui créèrent ensuite le mouvement syndical en France, l'interprétèrent et continueront à l'interpréter.

Voici cent ans que Proudhon est mort. Son œuvre appartient aux ouvriers qui y puiseront à chaque carrefour du dur chemin révolutionnaire les enseignements qui leur permettront de poursuivre leur marche vers « La Cité du Soleil ».

# Librairie PUBLICO

**Demandez-nous vos livres, vos disques.**

**Vous ne les paerez pas plus cher et vous nous aiderez**  
 3, rue Ternaux, Paris (11\*)  
 C.C.P. Paris 11289-15  
 Téléphone : VOLtaire 34-08  
**Les frais de port sont à notre charge**  
 (Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

**VIENT DE PARAITRE :**

**JOSE PEIRAS :**  
 Los anarquistas en la crisis politica Española ..... 21  
 Dictionnaire rationaliste ..... 38  
 Histoire de l'éducation

**BENIGNO CACERES :**  
 populaire ..... 9,90  
 Croquis sur le vif

**CLOD' ARIA :**  
 (poèmes) ..... 8

**DISQUES :**  
 Henri Gougaud (45 tr. nouveau) ..... 9,65

**QUESTIONS ECONOMIQUES, POLITIQUES ET SOCIALES**

**PROUDHON P. J. :**  
 Du principe fédératif .... 6  
 Du principe fédératif — La fédération et l'unité en Italie — Nouvelles observations sur l'unité en Italie — France et Rhin (nouvelle édition - un fort volume) ..... 25

De la création de l'ordre dans l'humanité — Principes d'organisation politique ..... 20

De la capacité politique des classes ouvrières .... 20

Avertissement aux propriétaires — Le droit de propriété ..... 20

La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre .. 20

Idees générales de la révolution au XIX<sup>e</sup> siècle .. 20

Contradictions politiques .. 20

Philosophie du progrès .. 20

Philosophie de la misère — Contradictions économiques (2 tomes) ..... 40

Confessions d'un révolutionnaire ..... 20

Carnets (2 tomes) ..... 50

**STEPHEN MAC LAY**  
 La Fable  
 ●  
 Les Histrions de la Foi  
 ●  
 Tracts :  
 ●  
 Pas de jouets guerriers  
 0,90 F le cent  
 En vente à notre librairie

**Angel QUEYROL n'est plus**  
 Ce mercredi 8 décembre, dans la petite localité de Saint-Priest-en-Jarez où il résidait, ont eu lieu les funérailles de notre jeune camarade auxquelles assistaient un millier de personnes.  
 Angel QUEROL, âgé seulement de 39 ans, est décédé accidentellement le 13 mai à Lyon, à la suite d'un accident du travail : chute dans le Rhône. Son corps vient seulement d'être retrouvé, sept mois après.  
 Angel QUEROL, adhérent de la C.N.T. espagnole et de la F.A.I., était un militant actif, impulsif et franc. Nous l'aimions malgré ses violences car nous sentions en lui une grande sincérité qui forçait notre amitié.  
 Nous l'avons toujours trouvé prêt à répondre à l'appel de nos organisations : S.I.A., Amis du Monde Libre, lorsqu'il fallait faire un travail utile de propagande.  
 A sa veuve, à ses enfants, à sa vieille mère, nous présentons nos sincères condoléances et les assurons de toute notre solidarité dans le deuil qui les frappe et qui nous frappe tous.  
 Le souvenir d'Angel QUEROL restera dans le cœur des militants libertaires de Saint-Etienne.  
 Pour le Groupe Libertaire de Saint-Etienne :  
**SEIGNE**

# VIE DE LA FÉDÉRATION

**PARIS**  
**GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE**  
 S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11\*).

**GROUPE LIBERTAIRE EMILE HENRY**  
 Réunion tous les jeudis, de 21 h. à 23 h. 30.  
 Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11\*).

**GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE**  
 Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11\*).

**GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL**  
 Réunion du groupe : vendredi 15 janvier, à 21 heures précises, 110, passage Ramey, Paris (18\*).

**Ordre du jour :** notre propagande, nos activités, discussion sur notre journal, divers, le quart d'heure du militant sera assuré par Suzy.

**GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES**  
 Réunion habituellement les 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> samedis du mois.  
 Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11\*).

**GROUPE JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES**  
 Les J.R.A. désirent faire connaître notre Fédération anarchiste, notre journal le M.L. parmi les jeunes.  
 Réunions chaque samedi, à 14 h 30, 11<sup>e</sup>, passage Ramey, Paris (18\*).

Vous pouvez téléphoner pour tous renseignements à ORN. 57-89.

**GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE**  
 Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11\*).

Vient de se créer :  
**Le groupe libertaire DURUTTI**  
 Pour tous renseignements écrire ou demander **Claude MICHEL**, 3, rue Ternaux, Paris (11\*).

**RÉGION PARISIENNE**  
**ASNIERES GROUPE ANARCHISTE**  
 Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

**CAUSERIE LE PROBLEME DEMOGRAPHIQUE**  
 Mercredi 13 janvier 1964 à 21 heures

**AULNAY GROUPE LIBERTAIRE**  
 S'adresser 3, rue Ternaux (Paris 11\*).

**LAGNY GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION SOCIALES**  
 Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11\*), qui transmettra aux responsables.

**MAISONS-ALFORT GROUPE ELISEE RECLUS**  
 Réunion tous les vendredis, à 20 h., 3, rue Ternaux, PARIS (11\*).

**MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS GROUPE LIBERTAIRE**  
 Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANNIER, 244, rue de Romainville, à Montreuil.

**VERSAILLES GROUPE FRANCISCO FERRER**  
 Pour tous renseignements, écrire à C. Foyalle, 24, rue des Condamines, Versailles (S.-et-O.).

**GROUPE JEAN GRAVE**  
 Ecrire au G.E.E.A., 3, rue Ternaux, Paris (11\*), qui transmettra.

**PROVINCE**  
**ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE**  
 Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie

**AUXERRE**  
 Un groupe anarchiste, dans le cadre de la F.A., est en formation à Auxerre. Pour tous renseignements, s'adresser à : Léandre VALERO, 25, rue Française, Auxerre (Yonne).

**BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »**  
 Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.

**PERMANENCES**, au local de la rue du Muguet : lundi : 12 h - 23 h ; mardi : 20 h - 23 h ; mercredi : 18 h - 23 h ; jeudi : 10 h - 20 h ; vendredi : 14 h - 23 h ; samedi : 14 h - 18 h.

Pour tout ce qui concerne les groupes F.A., J.L. et l'école rationaliste Francisco-Ferrer, s'adresser à : PEYRAUT Yves, 15, rue A.-Bianqui, CENON (Gironde).

**CAEN GROUPE ANARCHISTE**  
 Pour tous renseignements, s'adresser à J.-L. PARMENTIER, 126, rue Caponière, CAEN (Calvados).

**GROUPE ANARCHISTE (CALVADOS)**  
 Pour tous renseignements s'adresser à J.-P. Belliard, Ecole à Courson par St-Sever (Calvados).

**CARCASSONNE GROUPE HAN RYNER**  
 Pour tous renseignements, s'adresser à Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

**GRENOBLE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS**  
 S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

**LE MANS GROUPE LIBERTAIRE**  
 Pour tous renseignements, s'adresser à Bernard TOUCHAIS, 184, rue de la Grande-Maison, LE MANS (Sarthe).

**Formation d'un cercle anarchiste d'Etude et de discussions pour les cantons de la Charte et St-Colais (Sarthe).**  
 S'adresser à SENEZ, La Chapelle-Gauguin (Sarthe).

**LORIENT GROUPE LIBERTAIRE**  
 Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11\*), qui transmettra aux responsables.

**LYON GROUPE ELISEE RECLUS**  
 Adresser toute correspondance au secrétaire AVIAS Raoul, 56, rue Pierre-Sémard, Oullins (Rhône).

**GROUPE M. BAKOUNINE**  
 Réunion tous les samedis, à 20 h 30 S'adresser à Alain THEVENET, 90, rue Vendôme, Lyon-6<sup>e</sup>.

**LILLE GROUPE FEDERATION ANARCHISTE**  
 S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

**MACON GROUPE GERMINAL**

**MARSEILLE**  
 Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRES, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 12, rue Pavillon, 2<sup>e</sup> étage, MARSEILLE (1<sup>er</sup>).

**MONTLUÇON-COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE**  
 Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

**NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER**  
 Secrétaire, Louis SIMIER, 44, rue de Sèvres, à NANTES (Loire-Atlantique).

**MILITANTS DE LA REGION PARISIENNE**  
 Assemblée générale courant janvier sur convocation.

**NORMANDIE**  
 Sections à Barentin, Louviers, Le Havre, Rouen.

**GROUPE JULES DURAND**  
 A Rouen, exposés, débats publics tous les 2<sup>e</sup> mardis de chaque mois au café Le Château d'Eau, place de Gaule, à 21 heures.  
 S'adresser à A. Dauguet, 41, rue du Contrat-Social, Rouen.

**OYONNAX GROUPE LIBERTAIRE**  
 S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris 11\*).

**LORRAINE GROUPE ANARCHISTE**  
 Sections de Metz et Thionville  
 Pour tous renseignements, s'adresser au groupe Liaisons Internationales, 3, rue Ternaux.

**SAINT-ETIENNE**  
 Un groupe est en formation. Pour tous renseignements s'adresser à Freydeure 21, rue Ferdinand, Saint-Etienne.

**STRASBOURG GROUPE ANARCHISTE**  
 Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11\*).

**TOULOUSE GROUPE LIBERTAIRE**  
 Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoullins, TOULOUSE (Haute-Garonne).

**GENEVE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE ROMAND**  
 Renseignements : J. UVIGNIER, 45, bd Saint-Georges, GENEVE.

**LAUSANNE GROUPE ANARCHISTE**  
 S'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11\*), naux, Paris (11\*)

**LIEGE GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE**  
 S'adresser à NATALIS, 220, rue Vivegnis, Liège (Belgique).

**F.A. TRESORERIE**  
 Militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'attendez pas pour régler vos cotisations au C.C.P. de la Trésorerie. Merci d'avance  
 Faugetat James, 3, rue Ternaux, Paris (11\*). C.C.P. 7 334-77 Paris.  
 N. B. — Cotisation minimum : 1 franc par mois et par adhérent ; 12 francs par an.

## Activité des groupes

**UNE AFFICHE**  
 D'accord avec le Comité des relations, qui l'en a chargé, le groupe Jules-Durand, de Rouen (Seine-Maritime), vient d'éditer une affiche qu'il adresse à tous les groupes.  
 Prière à ceux-ci d'envoyer leurs fonds à notre trésorier Faugetat, 3, rue Ternaux, Paris (11\*), C.C.P. 7334-77 Paris, en spécifiant « affiche du Monde Libertaire » dans la partie réservée à la correspondance.

Les groupes et individualités de Lyon (groupe Elysée-Reclus et Michel-Bakounine) de Grenoble, de Saint-Etienne (Fédération anarchiste et Jeunesse libertaire), de Mâcon, Roanne, Annemasse, Genève, ont décidé la création d'une région anarchiste autonome Rhône-Alpes, dans le but de coordonner leur action.

Ils invitent chaleureusement tous les autres camarades de la région à se joindre à eux.  
 Pour tous renseignements s'adresser à Michel Marsella, 41, chemin Château-Gaillard, à Villeurbanne (Rhône).

Au cours de sa première assemblée générale, la région anarchiste autonome RHONE-ALPES proteste avec vigueur contre la répression policière espagnole envers les antifranquistes.  
 Décide d'agir par tous les moyens pour la libération et l'aide aux emprisonnés de BURGOS, CARABANHEL, etc.

Déclare que son soutien dans la lutte du peuple espagnol se poursuivra tant que le fascisme n'aura pas disparu.

**COMITE ANIELECTORAL**  
 Conformément aux décisions de notre congrès, un contact a été pris avec les organisations anarchistes qui, sur le plan anielectoral, ont décidé une « campagne pour la gestion directe ».  
 Pour tous renseignements, s'adresser au groupe des liaisons internationales, 3, rue Ternaux, Paris-11\*.

**COMMUNIQUE**  
 Nos camarades de Marseille envisagent de fonder une  
**LIBRAIRIE INTERNATIONALE**  
 et ont, dans ce but, ouvert une souscription.  
 Pour tous renseignements, écrire à :  
 René LOUIS, 12, rue Pavillon (2<sup>e</sup> étage), MARSEILLE (B.-du-R.).

**FEDERATION ANARCHISTE**  
 Dimanche 17 janvier, à 15 h 30 précises  
 Salle des conférences de la Maison verte  
 127, rue Marcadet, Paris (18<sup>e</sup>)  
 métro (Joffrin, Marcadet-Poissonniers)  
**CONFERENCE PUBLIQUE**  
 avec  
**Charles-Auguste BONTEMPS**  
**CENTENAIRE ET ACTUALITE DE PROUD'HON**  
 Entrée libre

**CONFERENCE ALBERT CAMUS A LORIENT**  
 Mardi 7 décembre dernier, sous la houlette de notre ami Lachu, notre groupe organisait une conférence avec notre camarade Maurice Joyeux.  
 Cette conférence obtint un très gros succès. Les grains semés feront, nous l'espérons, une bonne moisson pour nos idées, et pourtant que de mal il faut pour décider les Lorientais à délaisser leur poste de télévision et à braver le « crachin breton ».  
 Pendant plus d'une heure, écouté avec un grand intérêt par un auditoire composé de nombreux jeunes, Maurice Joyeux nous parla d'Albert Camus, de son œuvre, de ses options, de « l'Homme révolté ». Il devait dire entre autres, s'appuyant sur certaines pages de l'Homme révolté :  
 « Le syndicalisme, comme la commune, est la négociation au profit du réel, du centralisme bureaucratique et abstrait »  
 Il affirma que « Camus n'a pas créé de nom pour qualifier sa doctrine, parce que ce nom existait : « l'anarchie ». Camus, proclame-t-il, c'est l'anarchie ».  
 Il devait ensuite répondre à de nombreuses questions posées par les auditeurs et donner de très intéressantes précisions sur l'attitude de Camus au moment de la guerre d'Algérie.  
 Cette conférence passionnante nous a valu de nombreuses sympathies autour de notre groupe libertaire.  
 Le vœu de beaucoup d'auditeurs et d'amis, comme l'indique la presse locale, c'est que Maurice Joyeux nous revienne bientôt « pour répondre à cette question » :  
 « Quel est le vrai visage de l'anarchie ? »  
**LE GROUPE DE LORIENT.**

**TOURNEE M. LAISANT**  
**LA FRANCE A L'HEURE DES 100 MILLIONS DE FRANÇAIS ?**  
 du 19 au 24 janvier 1965  
**AGEN - TOULOUSE - CARCASSONNE - PERPIGNAN - TARBES**

**LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE**  
 organise le  
**VENDREDI 22 JANVIER 1965**  
**A 20 H 30**  
**44, rue de Rennes, Paris (6<sup>e</sup>)**  
 Métro : St-Germain-des-Prés 1  
 Une Conférence publique et contradictoire  
 avec  
**Daniel GUERIN**  
 Sujet :  
**MARXISME ET ANARCHISME**

**GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL**  
 samedi 9 janvier, à 17 h précises  
 110, passage Ramey, Paris-18<sup>e</sup>  
 Conférence avec  
**MAURICE LAISANT**  
 Sujet : **IL YA SOIXANTE ANS MOURAIT LOUISE MICHEL**

**PRÈS DE NOUS**

**ANARCHISTES NON VIOLENTS ?**  
 Depuis quelque temps, des camarades anarchistes intéressés par les méthodes d'action non violentes prennent des contacts et confrontent leurs idées sur ces formes de luttes et leurs mises en pratique.  
 Ils se demandent pourquoi l'action directe non violente n'a pas émergé de la doctrine anarchiste et pourquoi les anarchistes ne l'ont pas prise en considération et utilisée ?  
 Les anarchistes peuvent-ils négliger l'efficacité de certaines actions non violentes qui jusqu'à maintenant ont été l'apanage d'organisations à prédominance religieuse ?  
 En effet, la non-violence devient une méthode d'action agissant sur le social quand elle va au-delà d'un simple mode de vie et de recherche de perfectionnement individuel et moral.  
 C'est pourquoi ces camarades tendent à un regroupement et demandent à tous ceux qui se sentiraient concernés par ce problème de se mettre en rapport avec : Michel Topomanski, 16, rue Neuve-de-la-Chardonnière, Paris (18<sup>e</sup>).

**FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES**  
 Dimanche 17 janvier, à 14 heures  
 Café Saint-Séverin  
 3, pl. St-Michel - Métro : St-Michel (salle habituelle du sous-sol)

**BRASSONS ET L'ART POETIQUE**  
 par Georges PION  
 qui illustrera musicalement sa causerie de nombreuses chansons

**PRÈS DE NOUS LE HAVRE (Seine-Maritime)**  
 Retenez dès à présent la soirée du **VENDREDI 5 FEVRIER 1965** pour le **GRAND MEETING ANTI-FRANQUISTE** organisé par le « Comité pour l'Espagne libre »  
 Orateurs : Ch.-Aug. Bontemps, Claude Bourdet, Yves Dechezettes

**LIBRE PENSEE**  
 conférence publique et contradictoire de  
**Ch.-A. BONTEMPS**  
**DIEU A-T-IL ENCORE UN SENS ? QUE REPOND LA SCIENCE ?**  
 — Mercredi 20 janvier : Saint-Brieuc.  
 — Jeudi 21 janvier : Quimper.  
 — Vendredi 22 janvier : Le Relecq.  
 — Samedi 23 janvier : Brest.

**LES GRANDES CONFERENCES DE PARIS**  
 avec  
**Maurice JOYEUX**  
 de la F.A.  
 Conférences publiques  
 Sujet :  
**« LE VRAI VISAGE DE L'ANARCHIE »**  
 Samedi 16 janvier Mercredi 20 janv.  
 à 20 h 45 à 20 h 45  
 à LIMOGES à POITIERS  
 Pour adresse de la salle, consulter la presse régionale

# RÉFLEXIONS SUR UNE GRÈVE CENTRALE

DE cette grève générale du 11 décembre, qui fut incontestablement une réussite, un esprit chagrin pourrait prétendre que sa singularité réside dans le fait que malgré la conjoncture, ce ne fut pas une grève générale.

Rappelons qu'elle fut décidée par le Comité National de Force Ouvrière, sur proposition du secrétariat général, qu'elle s'inscrivait dans le cadre de mouvements prévus par la C.G.T. et la C.F.D.T. sans que F.O. n'y eût part, et que par conséquent et bien qu'elle eût reçu l'appui de la Fédération de l'Éducation nationale, elle se déroulerait, je ne dirais pas en marge, mais en sus d'un programme prévu par une réunion des Fédérations des Services publics, convoquée par toutes les organisations syndicales et auxquelles F.O. avait refusé de se joindre.

Les subtilités de la politique de prestige, qui orientent les organisations syndicales rivales, pourtant enchaînées telles des galériens sur le même rafiot syndicaliste jouèrent alors en plein. Force Ouvrière ne voulait pas, même pour la réussite d'une grève qui était la sienne, prendre contact avec la C.G.T. La C.F.D.T. refusait d'exposer sa virginité toute neuve, aux attachements équivoques des révérends de la C.F.T.C. La C.G.T. était prise entre la crainte d'être tournée sur sa gauche et son désir de faire au gouvernement, dont la politique étrangère est pro-soviétique, le moins de peine possible. Tel un skieur sur le parcours d'un tracé de slalom, la Fédération de l'Éducation nationale naviguait entre les initiales qui servent de sigle aux confédérations sans pouvoir entamer à les grands principes » derrière lesquels celles-ci s'étaient retranchées. Seules, F.O. et l'E.N. donnèrent l'ordre général de grève. Les révérends firent appel aux subtilités casuistiques, les cocos à celles de la dialectique pour se laver les mains, laissant à leurs syndicats de base le soin de régler les cas de conscience.

Mais voilà, la base avait senti la nécessité d'un mouvement commun coordonné, et sa pression fut suffisante

pour que cette grève débordât le cadre de la Fonction publique et revêtisse un caractère généralisé. Certes, il y eut des bavures et, en particulier, dans les grandes usines métallurgiques de Paris. L'état d'esprit de l'ouvrier métallurgiste parisien et le salaire qu'il touche, explique son évolution et il y a là un problème qu'il nous faudra bien examiner un jour. Le Livre aussi, où la direction syndicale dressa un véritable barrage contre la grève. Mais dans le bâtiment, chez les employés, les défections furent suffisamment nombreuses pour prouver au gouvernement que le jour où les centrales syndicales auront surmonté leur querelle de prestige et mis au pas les politiciens qui les désagrègent de l'intérieur, la grève générale, sans limitation, s'inscrira dans les objectifs possibles pour le monde ouvrier.

Et cela est confirmé par la réussite de la manifestation de la Fonction publique le 2 décembre, à laquelle de nombreux syndicats parisiens Force Ouvrière s'étaient associés malgré la réserve de leurs dirigeants confédéraux. Et cela est confirmé également par la grève des cheminots des 17 et 18 décembre, lancée par les autonomes et par la C.G.T. avec une certaine mollesse, d'ailleurs, et qui fut un succès étonnant, la base débordant ses organisations et réalisant dans l'unité un mouvement généralisé qui en dit long sur l'irritation de la classe ouvrière. On peut donc s'attendre, dans les mois à venir, à voir se multiplier ces mouvements qui devraient logiquement aboutir à une épreuve de force entre les syndicats et le gouvernement à une époque où, précisément, la campagne électorale battra son plein.

Le pouvoir l'a bien senti et il a fait donner la presse aux ordres, la radio, la télévision. On a d'abord essayé de monter en épingle deux ou trois accidents d'automobiles qui eurent lieu le soir de la coupure de courant. Tout le monde sait bien, que lorsque les feux fonctionnent « il n'y a pas d'accident » (sic) ? La ficelle était un peu grosse et la presse écrite et parlée l'a rapidement

abandonnée pour, sur un air d'objectivité qui n'a surpris personne, poser la question en se tapotant le menton : « Voyons, quelles que soient leurs raisons, trois ou quatre millions de chômeurs ont-ils le droit d'embêter quarante millions de citoyens. »

On pourrait faire gentiment remarquer que trois millions de chômeurs ça fait, pour une famille moyenne de quatre personnes, douze millions de personnes approuvant la grève qui a pour but l'amélioration de l'existence de famille. Que des millions d'agriculteurs, qui ne sont pas concernés directement par cette grève, approuvent finalement une forme de lutte qu'ils emploient eux-mêmes fréquemment et que, somme toute, en dehors de la classe possédante et de ses laquais, la grève fut comprise par le plus grand nombre de citoyens touchés d'une façon ou d'une autre par la politique financière du gouvernement.

Mais cette politique suivie par la presse parlée et écrite, le silence du gouvernement après la réussite des divers mouvements du mois dernier, nous fait voir la tactique qu'il entend suivre. Il veut déconsidérer la grève, la rendre impopulaire afin de s'assurer l'appui de l'opinion publique pour une limitation, voire la suppression du droit de grève.

La réponse du mouvement ouvrier à ces manœuvres, c'est l'organisation d'un mouvement généralisé sans limitation de temps. Ce mouvement, il vous faut le populariser, c'est certain. Dans les usines, sur les chantiers, dans les bureaux ! mais aussi dans les préaux d'écoles où la grande foire électorale ne va pas tarder à battre son plein. C'est dans ces préaux qu'il faut, à la fois, arracher le masque aux politiciens et proclamer avec l'autonomie du mouvement ouvrier sa volonté de dépasser le stade de la revendication pour se diriger vers la gestion ouvrière.

MONTLUC.

## Vive l'amnistie

OUI, vive l'amnistie ! Et nous n'avons pas attendu les événements d'Algérie et la saloperie des chambres de tortures pour faire retentir ce cri d'humanité.

Comment les anarchistes ne le feraient-ils pas leur ? Opposés à toute contrainte, comment ne réclameraient-ils pas — non seulement que s'ouvrent les portes des prisons — mais qu'un pic libérateur anéantisse leur trace et leur souvenir ?

Qu'on ne se méprenne pas à notre langage. L'amnistie n'est pas pour nous l'approbation des honteuses et odieuses méthodes qui ont été la trame de la guerre et son inéluctable conséquence ; l'amnistie n'est pas pour nous un acquiescement aux négriers qui voulaient voir se poursuivre un régime d'exploitation et d'esclavage.

L'amnistie pour nous c'est le refus à tout Etat, à tout gouvernement de disposer de la liberté de l'Homme, au nom d'une prétendue légalité.

Amnistie donc, amnistie même pour les causes qui ne sont pas nôtres et que nous combattons.

Cependant quelque chose nous gêne, c'est de voir tant d'esprits liberticides en appeler à la liberté, tant de pâles moucharbs, en appeler à l'opinion et parler de dignité humaine.

Où était-elle, cette dignité humaine lorsqu'un Tixier-Vignancour se faisait indicateur de police (cette police contre laquelle aujourd'hui il vitupère) pour réclamer la suppression du Gala de « Liberté » ?

Où est-elle cette dignité humaine, lorsque ces mêmes hommes (qui réclament l'élargissement d'un Salan) applaudissent aux exactions et aux crimes d'un Franco ?

Et ils se lamentent et hurlent à la parodie d'amnistie que vient de voter un Parlement châté, comme si toutes les amnisties de tous les Parlements n'avaient pas été autre chose que des parodies ! Que pouvait-on espérer de mieux du régime monarchique qui est le nôtre ?

Non, l'amnistie n'est pas l'aumône d'un tyran à ses esclaves, la manne d'un gouvernement à ses sujets, la clémence d'une divinité à ses humbles mortels, l'amnistie c'est le cri libérateur qui ne peut venir que du peuple dans une lumière de conscience et ne peut être réalisée que par lui dans un grand geste de courage et de révolte.

L'amnistie c'est la ruée qui jeta le peuple espagnol aux portes des prisons pour en libérer les détenus, au lendemain des élections de 1934, sans attendre les hypothétiques et tardives mesures de justice, toujours partielles, et toujours tronquées, de parlementaires réticents.

Oui, amnistie ! Amnistie totale ! des victimes et des coupables ! Oubli d'un passé de honte et immense pardon à tout ce qui fut.

Mais alors, que nul ne se revende que de ce passé et de sa traîne d'infamie.

Amnistie ! non pour sa petite secte ou son petit gang, mais pour une humanité sans prison.

Amnistie ! Appel jeté par les anarchistes du plus lointain des temps et qui restera le nôtre, tant qu'il restera des tribunaux civils ou militaires pour se livrer à des parodies de justice et des géôles pour y emmurer des hommes.

Maurice LAISANT.

## GUY QUINTIN ARRÊTÉ

Notre jeune camarade, militant de notre fédération anarchiste et collaborateur de ce journal est sous les verrous.

Son crime ? Il se refusait d'être un criminel et d'en apprendre le métier. Sa naïveté ? celle d'avoir cru que l'on pouvait disposer des avantages de la loi, quand par hasard celle-ci n'est pas défavorable à l'individu.

Un statut de l'objection de conscience ayant été voté voici quelque deux ans, il avait formulé son désir d'en bénéficier.

Or, pour des raisons de dates et de prescriptions administratives, ce droit lui a été contesté.

Il avait cependant quelques excuses à ignorer les termes de la loi, si l'on considère que celle-ci s'assortit de cet extravagant article 11 :

« Est interdite toute propagande, sous quelque forme que ce soit, tendant à inciter autrui à bénéficier des dispositions de la présente loi dans le but exclusif de se soustraire à ses obligations militaires.

Toute infraction aux dispositions du présent article sera punie d'un emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 360 F à 10 000 F. »

Ainsi il devient illégal de faire connaître la légalité de la loi !

Et l'on s'étonnera ensuite que l'on puisse en ignorer les termes et ne pas en savoir par cœur les alinéas !

Les juges qui auront à trancher cette affaire maintiendront-ils le rejet de la demande de notre camarade Quintin ou reculeront-ils devant le ridicule de dé-

montrer, par leur verdict, le caractère semi-clandestin d'un statut voté peureusement par un Parlement chèvre et chou dénonçant lui-même ce qu'il vient de parapher.

En attendant par ce frileux dimanche où les hommes préparaient Noël pour l'émerveillement des petits enfants, nous avons vu s'éloigner (symbole de la conscience humaine) la frêle silhouette de notre camarade encadrée de deux gendarmes, lui qui veut pour ces petits enfants, les hommes de demain, d'autres jouets que des fusils, des schrapnells ou des bombes atomiques, et d'autres jeux que ces champs de massacre que, par je ne sais qu'elle aberration, on surnomme de gloire.

HEMEL.

## L'Armée toujours

A la caserne de Reuilly, ce 15 décembre, comparaisait Michel Aubert, qui ne s'était pas présenté à la période de 4 jours et avait fait savoir qu'il ne pouvait s'y rendre.

Masseur de son état, il avait jugé plus utile de soulager les maux de ses semblables que de faire le guignol dans une cour de quartier pour paraître une « instruction » militaire qu'entre parenthèses il n'a jamais reçue, le premier soin de ses supérieurs étant de le coller dans une infirmerie où les compétences étaient plus que nécessaires durant cette guerre d'Algérie.

Après avoir vu son sursis supprimé à la suite de cette glorieuse époque qui interdisait l'instruction aux citoyens, après avoir donné 28 mois de sa jeunesse, il pensait avoir gagné le droit qu'on lui fichât la paix (dans tous les sens du terme).

C'est alors qu'il reçut un « appel arbitraire », ô combien ! l'enjoignant à quitter ses foyers pour accomplir « son devoir ».

Les hommes de guerre, assez embarrassés, lui ont flanqué un jour de prison avec sursis.

## Flashs

### DES MOTS

Dans une récente analyse de la situation sociale, des militants syndicalistes observent une « surexploitation » de la classe ouvrière.

Soyons sérieux. Il y a exploitation des travailleurs et cette exploitation prend diverses formes dont certaines relativement nouvelles, mais en général, on ne renforce pas la qualité d'une analyse en triturant le vocabulaire. Au contraire, on court le risque de mal observer le réel en utilisant un formalisme trompeur.

Si nous n'y prenons garde, nous en arriverons bientôt à parler de « super-surexploitation » et lorsqu'un petit malin ayant lu Etienne aura été séduit par un radical mique, il nous proposera la « per-rama-surexploitation ».

Y aurons-nous gagné en clarté ?

### DEFINITION

Nocher : adj. qual. Se dit d'un conservateur bon teint qui prend des airs non conformistes sur le plan sidéral.

### RECTIFICATION

Ayant reconnu que Jésus-Christ n'a pas existé (c'est-à-dire qu'il n'a jamais appartenu au référentiel des êtres vivants) et que tout ce qui touche à sa prétendue vie relève de

l'affabulation pure et simple, le concile réuni au Vatican en a conclu que le peuple juif avait été dans l'impossibilité de réclamer son supplice en l'an 15 du règne de Tibère, Pontius Pilatus étant procureur en Judée. En conséquence, on ne doit plus imputer aux juifs le crime de déicide. Merci pour eux.

### NOCHER ET LA VEUVE

Systématiquement, Nocher appuie la propagande en faveur de la peine de mort. Selon lui, le destin de tous les hommes considérés comme dangereux par la société actuelle doit passer par la guillotine. Il est bien évident que de telles thèses font de Nocher un homme très dangereux. Alors ?

### LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration  
3, rue Ternaux. PARIS-XI  
Tél. : VOL. 34-08  
C.C.P. Librairie Publico  
Paris 11.289-15  
ABONNEMENT  
A 12 NUMEROS  
France ..... 10.00 F.  
Etranger ..... 11.50 F.

Le directeur de la publication,  
Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant  
19, rue du Croissant - Paris (2<sup>e</sup>)

# LA RÉVOLUTION NÉCESSAIRE

Dans l'impasse de ce siècle, dans l'absurde situation où nous ont conduits les gouvernements des Etats, dans les dérisoires ghettos préfabriqués où veulent nous parquer les sicaires et les mages, la salvation individuelle est un glissement tranquille qui porte elle le germe du nihilisme. Ecoutez l'écho glacé du cri de Stirner, souvenez-vous du rire de Nietzsche, purifié par la folie. Seule doit nous importer, car seule est grande et durable, la salvation collective qui sera rendue possible par une prise de conscience commune de notre asservissement, de notre lente et terrible dégradation, mais surtout des possibilités de reprendre en main notre destin. Nous réclamons des hommes qui comprennent, pensent et choisissent, non des créatures béates qui obéissent. L'éducation, plus que jamais, sera la base de la société libre.

Jusqu'à ce jour, les hommes, ceux qui avaient encore une volonté et une intelligence d'action, tentèrent seulement de laisser la trace de leurs ongles sur la mémoire de marbre de l'humanité. Nous, anarchistes collectivistes, proclamons la beauté, mais comprenons l'insuffisance du combat solitaire nous œuvrons pour des collectivités libres et fraternelles, nous luttons pour briser la gangue magique de la pensée humaine, stratifiée et vieillie par des siècles de perversion morale, nous combattons contre l'ennui, un ennui profond, une lassitude résignée, qui, peu à peu, ont envahi le cœur de chaque homme, et qui ne sont que le produit de l'aberrante « déshumanisation » des civilisations auxquelles nous appartenons.

« L'homme est souverain, c'est notre credo, le pouvoir est la négation de cette souveraineté, il doit disparaître » (1). Cela est beau, trop beau, trop simple, l'homme du XX<sup>e</sup> siècle a-t-il encore conscience de sa souveraineté ? Non, il serait grotesque de l'affirmer. L'homme qu'il nous est donné de contempler chaque jour, et avec lequel nous devons bâtir la société libre, est l'aboutissement d'une longue et cruelle corrosion, la créature assagiée des fins de races. « Les peuples de ce continent ont perdu jusqu'au goût de la liberté ; ils sont comme disait Custine parlant des Russes d'il y a trois siècles, ivres de servitudes » (2). Il faut pourtant que chaque homme comprenne. Il faut que chaque homme comprenne, avant qu'il soit trop tard, irrémédiablement trop tard, qu'il est vain de se frapper la poitrine, les yeux levés vers un ciel vide, où seul résonne l'écho de son poing, il faut que se réalise l'indispensable virilisation de sa pensée. Atteinte cette maturité, l'intelligence purifiée et lucide, il comprendra alors la véritable puissance de sa volonté d'homme libéré, et il préservera dans son cœur déchiffré, la flamme scialy-

tique de la liberté contre toutes les altérations d'une superstition tenace et criminelle : la tradition.

Aujourd'hui, en Europe, les révolutionnaires, comme les autres hommes, sont « en vacances d'ambition » (3) et de lucidité. Ils sont nombreux à penser, comme Georg Büchner... » que seuls les besoins matériels de la masse peuvent amener des changements, et que toutes les agitations et tous les cris des individus sont une pure œuvre de fous. » Sous l'influence de la critique marxiste et face à la vigoureuse fatalité matérialiste du XIX<sup>e</sup> siècle, Büchner écrivait en juin 1833, ce que continue d'affirmer avec un sincère et naïve conviction, la majorité des théoriciens de la révolution.

La triste évidence énoncée par Büchner n'est plus valable aujourd'hui, en Europe, et le brusque arrêt de l'homme sur le chemin de son émancipation procède de ce postulat erroné. L'action engagée n'aboutira pas, elle résulte d'une constatation historiquement dépassée. L'humanisme libertaire ne s'accommode pas de quelques piètres mesures tapageuses : abolition de la propriété privée, gestion directe des entreprises par les producteurs, etc. Une vie nouvelle réclame des hommes nouveaux. Déjà, William Godwin affirmait que la mutation sociale que nous désirons, ne peut résulter que d'une révolution préalable de la raison, sinon, toute tentative sera vouée inexorablement à ce stade « d'autorité provisoire » qui semble bien, là où il existe, se prolonger indéfiniment.

Le potentiel révolutionnaire des masses s'est amoindri, au point de presque disparaître dans nos pays. Notre action, en conséquence, ne doit plus être basée (comme elle l'est encore !) sur l'éventuel espoir d'un stimulus économique qui devient notre plus subtil ennemi. L'homme est en péril, dans sa liberté, dans son authenticité. Ce péril est le confort matériel. Nous devons faire appel à ce qu'il y a de plus sauvagement individualiste, c'est-à-dire de plus profondément libre. Il faut que chaque homme redécouvre l'immuable vérité de cette pensée : « le droit est en moi et personne, sinon moi, peut traduire ce droit en loi. Il existe une société en vertu de mon consentement, ou il n'en existe pas » (1). La révolution sera individuelle et spirituelle ou elle ne sera pas. Notre ennemi le plus farouche sera le prolétariat embourgeoisé, bardé de son confort léniifiant, et castré de tout idéal humain. C'est contre cet apauvrissement de l'individu que nous, anarchistes, devons lutter, avant qu'il ne soit trop tard, avant que nous soyons exécutés par ceux-là mêmes que nous voulons sauver. Ce qui, dans l'esprit prophétique des premiers socialistes, devait

## A rebrousse-poil par P.-V. BERTHIER

## Un homme par traverse

On est épouvanté à la lecture de certaines dépêches du Congo. Le récit des atrocités y dépasse l'imagination. Que cherchent à prouver dans un camp où dans l'autre, ceux qui se livrent à de tels déchainements ? Veulent-ils démontrer que la colonisation européenne n'avait pas civilisé les Congolais ? Inutile ! Nous en étions déjà convaincus.

Cela dit, au milieu de tant de carnages et d'horreurs, voici pourtant une heureuse dépêche en provenance de cet infortuné pays, la seule bonne nouvelle qui nous ragaillassent un peu, la seule dont nous puissions tirer consolation et réconfort :

Au moment même où les massacres atteignaient leur maximum, les rubriques financières ont tenu à signaler que les chemins de fer congolais avaient battu cette année leur record de trafic. Ce qui

être l'instrument de notre libération, est devenu le symbole de notre esclavage. Les prophètes, quelle que soit l'utopie qu'ils enseignent, sont de néfastes mystificateurs : ils suscitent l'espoir. Tout sera possible, tout sera sauvé, le jour où les hommes n'attendront plus de prophètes, le jour de grand soleil où ils perdront l'espoir.

Les Etats savent bien qu'en satisfaisant les sollicitations économiques de leurs sujets, ils suppriment le seul obstacle véritable au règne liberticide de leur empire. Et voilà que la majeure partie du prolétariat, tombe dans le piège et se contente de revendiquer un idéal de bazar, en forme de « rocking-chair ». La volonté révolutionnaire des masses est un fantasme romantique en robe de barricades. Il nous faudra aussi balayer une terminologie sentimentale qui s'est, petit à petit, imposée en fausse évidence.

Le travail n'a pas encore commencé, le travail d'éducation qui permettra la mutation nécessaire de « l'homo economicus » en « homo acriticum », et cette ultime créature différera plus du Français d'aujourd'hui, que ce dernier du sinanthrope.

« Rien ne vaut plus la peine de mourir en Europe », écrivait Malaparte. Il est temps de comprendre que rien n'a jamais valu la peine de mourir (et de faire mourir) ni en Europe ni ailleurs, absolument rien, mais que, pour notre idéal de fraternité humaine et de justice, cela vaut bien la peine de persévérer à vivre.

Paris, octobre 1964.

Guy SEGUR

- (1) Francisco Pi y Margall.
- (2) Jean Pascal, « Combat ».
- (3) Alain Bosquet, « Sainte Médiocrité ».

promet un bilan d'exploitation particulièrement lucratif.

Réjouissons-nous-en donc ! Mais ne convient-il pas de rappeler qu'une certaine ligne de chemin de fer, précisément dans cette région, a la triste réputation d'avoir été construite « à la chicote », par le recrutement et le travail forcés, comme jadis les pyramides d'Egypte et la grande muraille de Chine ? A tel point qu'on a pu écrire que cette voie de chemin de fer avait coûté un homme par traverse. C'est dire qu'en l'occurrence on ne s'était pas gêné pour apporter quelque trouble dans l'existence et les coutumes des Africains, dont les apologistes de la colonisation se prétendent si respectueux.

Disons à ce propos (et qu'on nous pardonne quelques mots hors du sujet) notre étonnement de ne pas voir, chaque fois qu'un chantier dangereux est terminé, un monument s'élever pour commémorer ceux qui y ont trouvé la mort. Comment les Etats si attentifs à perpétuer le culte des soldats tués dans leurs guerres tolèrent-ils que les entrepreneurs de grands travaux ne rendent aucun hommage aux ouvriers qui ont péri sur leurs chantiers ? La tour Eiffel, le paquebot France, l'énorme usine sidérurgique de Dunkerque, n'ont pas vu le jour sans que tombent des travailleurs. Il est surprenant qu'on n'ait jamais pensé à honorer ces modestes héros, alors qu'on multipliait jusqu'à l'obsession les monuments et les inscriptions pour ceux qui sont morts ayant une arme, et non un outil, à la main.

Fermons cette parenthèse en priant qu'on veuille bien ne pas traduire notre étonnement en revendication : non, ce n'est pas nous qui réclamerons des plaques, des stèles, des cénotaphes, des statues, pour encombrer les rues... et décharger d'autant de remords les mémoires oublieuses et les petites consciences.

C'est ici, peut-être, que ce qu'on appelle l'« aide aux pays sous-développés » pourrait prendre une signification compensatrice et indemnitaire. Aux Etats-Unis, certaines tribus d'Indiens Peaux-Rouges ont gagné des procès et obtenu la réparation partielle des spoliations et des dommages qu'elles avaient subis. Il y a aussi l'exemple d'Israël, que l'Allemagne fédérale « indemnise » — si un tel mot est tolérable ! — pour les crimes abominables commis contre les Juifs déportés.

Mais là encore ce sont des réparations très imparfaites, payées par les innocents autant et plus que par les coupables, et qui, grâce à une substitution d'ayants droit, ne désintéressent jamais les victimes (post mortem) que par procuration.

Aussi la vraie guérison de tant de maux réside-t-elle seulement dans la réconciliation des peuples de toutes races et dans l'abolition des systèmes vicieux qui les exploitent et les oppriment — et qui les contraignent à s'opprimer et à s'exploiter mutuellement. Notre devoir consiste à y préparer les esprits.

# TEMPÊTE SUR UN CONCILE

**A**VANT sa clôture par l'interminable péroraison de Popaul le sixième, la seconde session du concile a été troublée par un sérieux incident que l'éditorialiste de « La Croix » Antoine Wenger nomme pudiquement « la tension de la fin ».

En effet, un millier de pères conciliaires voulaient que soit déposée sur le tapis, la question de la liberté religieuse ; 250 autres ne voulaient pas en entendre parler. Forts de leur nombre, les mille firent parvenir à leur grand patron une motion exprimant respectueusement leur vif désir d'obtenir un arbitrage favorable. Or, que pensez-vous qu'il arriva. Leur Saint-Père leur fit comprendre courtoisement, mais fermement, qu'ils lui cassaient les pieds et qu'on ne leur avait pas offert un voyage à Rome pour émettre des idées intempestives.

Or, il faut bien le comprendre, ce pauvre Saint-Père ! La doctrine mariale : très bien ; la collégialité : passe encore, d'autant que son exercice « ne saurait être qu'exceptionnel » (« La Croix » du 24-11-1964). Mais de là à proclamer la liberté religieuse, il y a un fossé qu'un pape sain d'esprit et d'esprit saint ne saurait franchir. Reconnaître explicitement aux autres doctrines déistes ou athées la liberté de s'exprimer, c'est admettre leur légitimité, c'est renoncer du même coup à la suprématie du catholicisme et de l'Eglise romaine. C'est renier la doctrine constante de l'Eglise, de ses infailibles, de ses livres saints même. C'est en effet le Deutéronome - Chapitre XIII, versets 6 à 9 qui proclame :

« Quant ton frère, fils de ta mère ou ton fils, ou ta fille ou ta femme bien-aimée ou ton ami intime que tu chéris comme ton âme, tu voudras séduire « en te disant en secret : allons et servons d'autres dieux, tu ne manqueras point de le faire mourir. » Si, comme l'affirme le précédent concile du Vatican (celui de 1870) les livres sacrés ont Dieu même pour auteur, proclamer la liberté religieuse serait, de la part des catholiques, renier leur propre dieu. D'ailleurs, aucun ne s'y est risqué jusqu'à ce jour surtout pas saint Thomas d'Aquin (1225-1274), qui, dans sa somme de théologie écrivait :

« L'hérésie est un péché par lequel on mérite non seulement d'être séparé de l'Eglise par l'excommu-

« nication, mais encore exclu du monde par la mort. »

Que l'on ne nous objecte surtout pas qu'il s'agit là d'une époque révolue et que de telles opinions sont périmées au XX<sup>e</sup> siècle. En 1910, le R.P. Lépicier écrivait, avec l'approbation de Pie X : « L'hérétique est pire qu'une bête féroce. Or, il faut tuer une bête féroce. »

Pour ceux qui seraient scandalisés d'une telle opinion, il faut bien préciser qu'il ne s'agit pas de cruauté. L'Eglise n'a jamais pratiqué ni cruautés, ni persécutions ; d'ailleurs saint Augustin l'a bien exprimé en affirmant : « L'Eglise véritable est celle qui souffre persécution, non celle qui persécute. » Aussi, que personne ne vienne prétendre que la Sainte Inquisition, la nuit de la Saint-Barthélemy, les massacres des Albigeois et des camisards étaient des persécutions !!! Non, il s'agissait d'opérations chirurgicales ainsi que l'a si clairement exprimé, le Père Oldra de la Compagnie de Jésus au cours d'un sermon en l'église des Saints-Martyrs à Turin et reproduit dans « Recherche Religieuse » de mars 1927.

Avant que le mal se propage dans la société, elle (l'Eglise) a le devoir de supprimer tout centre d'infection pestiféré.

A vrai dire, les pères de l'Eglise n'ont pas tous eu l'impudence (on pourrait dire la franchise) de prôner l'élimination physique des membres gangrenés de la société ; certains, moins stupides, se sont rendu compte qu'une telle position ne pouvait que desservir leur cause, mais tous ont unanimement condamné la liberté de conscience que Grégoire XVI, le 5 août 1882, nomme « cette maxime fautive et absurde ou plutôt ce délire ». Quelques années plus tard, le 20 juin 1888, Léon XIII lui-même, le pape libéral, développe le même thème.

Plus près de nous, Léon XIII se rend compte que l'époque est révolue où l'autorité pontificale suffisait à dédouaner n'importe quelle camelote ; aussi prend-il la peine de motiver sa position au cours d'une déclaration devant le Tribunal de la Rote, déclaration reproduite par « La Croix » du

21-10-1946 : « Société parfaite, l'Eglise a pour fondement la vérité de la foi infailliblement révélée par Dieu. Ce qui s'oppose à cette vérité est essentiellement une erreur et à l'erreur on ne peut objectivement reconnaître les mêmes droits qu'à la vérité. »

Quelques années auparavant, l'Abbé Runoël, dans « La Croix » du 24-1-1930, avait également tenté de développer la même argumentation, beaucoup plus maladroitement d'ailleurs :

« L'homme ne peut être indépendant parce qu'il est un être créé. L'âme doit obéir à Dieu et à ceux qui tiennent l'autorité de Dieu, et ce faisant, elle est libre à condition de n'obéir qu'à eux. »

Ainsi est bien établie, non seulement la doctrine constante de l'Eglise romaine en matière de liberté, mais la logique qui détermine cette doctrine. Cette logique s'oppose formellement à toute reconnaissance de la liberté de religion ou de conscience puisque la négation de cette liberté est fondée sur la vérité divine. Or, admettre la liberté serait renoncer à la vérité divine.

Il est vrai que l'Eglise nous a déjà donné quelques exemples de renoncements spectaculaires à certaines vérités non moins divines qu'elle a bien dû abandonner devant la réalité des faits, en admettant, entre autres, la rotation de la terre en 1872, l'accouchement sans douleur il y a quelques années, la régulation des naissances en 1964.

Aussi, n'est-il pas impossible que, faute de pouvoir s'opposer à une liberté de pensée, que, de toute manière chacun s'attribue sans se soucier de ce qu'en pense l'Eglise, celle-ci n'en vienne à proclamer que, toute réflexion faite, son dieu lui a conseillé l'indulgence vis-à-vis des infidèles, faute de pouvoir les expédier ad patres.

Pas plus que les renoncements précédents, celui-ci ne nous fera renoncer à notre hostilité envers l'« Infâme » (Diderot dixit), puisqu'en fin de compte il ne s'agira que d'une manifestation d'opportunisme et d'hypocrisie. Nous nous en réjouissons cependant car cela signifiera une nouvelle défaite de l'Eglise et de la Religion.

Robert PANNIER.

## VI - LA MARCHÉ SUR JEREZ DE LA FRONTERA

Le 14 juin 1884, après l'exécution des responsables régionaux de l'A.I.T. et l'emprisonnement de nombreux militants, le mouvement libertaire andalou, démantelé, doit, une fois de plus, reconstituer ses forces dans la clandestinité.

Signalons qu'en 1881, avait eu lieu, à Barcelone, le premier congrès public des anarchistes espagnols.

En 1886, Fermin Salvochea, infatigable propagandiste, fonde un journal intitulé « El Socialismo ». Son but : défendre le socialisme acrate. « El Socialismo » publie des textes de Kropotkine, traduits du « Révolté » de Genève. Plus tard, Elisée Reclus recueillera et éditera ces textes sous le titre : « Paroles d'un Rebelle ».

Le 1<sup>er</sup> Mai 1890, Salvochea organise, dans toute l'Andalousie, de grandes manifestations révolutionnaires. Elles laisseront une trace profonde parmi les travailleurs de la Péninsule. L'année suivante, celles-ci se renouvellent, bien que Salvochea ait été, quelques jours auparavant, jeté en prison par la police.

L'année 91 se termine, de nombreux journaliers sont en grève. L'immonde simulacre du procès de « La Main Noire » a rempli les prisons, un ressentiment profond exaspère les classes populaires. Le caractère du peuple espagnol, formé par la résistance et la soumission au despotisme, implique un complexe d'anti-autorité, c'est-à-dire un élément puissant d'anarchisme spontané qui, au cours de l'histoire, a déterminé des explosions périodiques. C'est alors qu'apparaît dans la province de Cadix, un individu que chacun ne tarde pas à connaître par son surnom : « El Madrileño ». Cet orateur habile va rapidement gagner la confiance des travailleurs. Félix Grávalo, ainsi s'appelle « Le Madrileño », parcourt les environs de Jerez, et réunit en plein champ les journaliers affamés, pour leur parler de l'anarchie. Dans cette situation explosive circulent de nombreuses brochures et publications libertaires. F. Grávalo, pensant avoir la situation bien en main, suggère alors l'idée de s'emparer de la ville de Jerez de la Frontera pour y établir un canton anarchiste qui servira d'exemple aux ouvriers espagnols. Le projet soulève l'enthousiasme des militants, et même les plus lucides, sans analyser plus profondément la valeur de cet acte, son opportunité, ni la sincérité de Grávalo, accordent leur confiance à cet inconnu.

F. Salvochea est en prison, à Cadix, à la suite de l'explosion de deux bombes dont la police lui attribue généreusement la paternité. Lamela, militant responsable de Jerez, part pour cette ville, où il désire exposer le projet de Grávalo à Salvochea. Il explique donc au vieux libertaire que « Le Madrileño » veut « déchaîner la révolution sociale », en livrant Jerez aux travailleurs. Mais, le prison-

nier est un homme prudent. Après quelques questions précises, il ne tarde pas à soupçonner la loyauté de cet étranger qui parle trop bien et pense trop vite. Aussi, conseille-t-il à son camarade d'attendre l'arrivée de Enrico Malatesta qui doit quitter Madrid pour Cadix. Salvochea pense que si Malatesta voit un sens pratique à cette insurrection, il en prendra lui-même la tête pour en tirer le maximum de profit; dans le cas contraire, si cette manifestation lui semble suspecte, il fera tout pour l'empêcher. Mais Lamela, qui se méfie de l'Italien, ne veut rien entendre. Il rejoint Jerez, où déjà ses camarades s'affairent à organiser l'émeute sous les conseils éclairés de « Madrileño ». La naïveté des libertaires gaditins fera res évenements de Jerez l'un des épisodes les plus douloureux, les plus tragiquement inutiles, du mouvement révolutionnaire andalou. Salvochea dira plus tard : « En Andalousie, rien de particulier n'est tenté, et lorsque quelque chose se réalise, il s'agit d'une folie bien intentionnée, mais comme mue par un ressort épileptique ».

La suite des événements va donner raison à Salvochea qui, plus tard découvrira la machination policière qui a livré à la justice bourgeoise les meilleurs de nos camarades.

« El Madrileño » désigne la nuit du 8 janvier 1892, pour investir la ville. Signalons la traduction française du « Labyrinthe espagnol » de Brenan indique le 8 janvier 1891, ce qui est erroné, comme l'est aussi la date du 8 février 1882 (!) chez Vallina.

Vicente Blasco Ibañez décrit l'insurrection au chapitre IX de « La Bodega » : « ... Au crépuscule, dans l'immense plaine de Caulina, arrivèrent les premiers groupes de travailleurs. Leurs bandes noires surgissaient de tous les points de l'horizon. Certains descendaient de la « sierra », d'autres venaient de la plaine, ou des terres situées de l'autre côté de Jerez. Les régions de Malaga et de Sancer de Barrameda avaient aussi envoyé leurs contingents d'hommes... Les nouveaux arrivants se groupaient d'un côté du chemin, dans la plaine couverte de buissons séchés. Les taureaux qui paissaient là se réfugiaient au loin, effrayés par cette tache noire qui s'élargissait, sans cesse alimentée par l'arrivée de nouveaux groupes. Toute la horde de la misère était au rendez-vous. C'était des hommes bronzés, secs, sans la moindre ondulation de graisse sous l'épiderme... les plus vieux, ceux qui avaient participé au soulèvement contre les Bourbons, étaient les plus confiants... l'histoire de ce pays, la tradition de cette terre de Cadix, province des révolutions, influait sur la crédulité de ces gens. Ils avaient vu, en une nuit, tomber des trônes et des ministères, emprisonner des rois, et personne ne doutait de la possibilité

d'une révolution, de plus grande importance que ces mouvements antérieurs, qui assureraient le bien-être de tous les déshérités. »

Il est 23 heures, lorsque les responsables régionaux arrivent dans la plaine de Caulina. Plus de quatre mille hommes attendent les instructions de « El Madrileño », dont le verbiage et l'indécision exaspèrent déjà certains. Les responsables semblent désemparés, et, malgré l'affirmation de « El Madrileño », selon laquelle les troupes de la garnison, et le reste de la population vont rejoindre les insurgés, ce n'est qu'une troupe de cinq cents hommes, armés de bâtons et de faux, qui se mettent en marche vers Jerez. Guidés par Grávalo « El Madrileño » et par les camarades Antonio Zarzuela, Manuel Fernandez Reina et Manuel Silva Leal « El Lebrijaño », les révoltés entrent dans la ville aux cris de : « Vive la Révolution sociale ! Vive l'Anarchie ! ». Un groupe se dirige vers l'hôtel de ville, un autre vers la « calle larga » où résident la majorité des propriétaires, un troisième donne l'assaut à la prison pour libérer les anarchistes condamnés lors du procès de « La Main Noire ». Le premier coup de feu éclate, José Loma tombe, blessé à la jambe. Un semblant de lutte se prolonge jusqu'au matin, mais déjà l'échec est complet. Lorsque le jour se lève, les officiers de la garnison tiennent solidement tous les postes, et les révolutionnaires se dispersent rapidement. « El Madrileño » disparaît en compagnie d'un Français nommé Fernand Poulet. Vallina rencontrera Poulet quelques années plus tard, à Paris, où il est indicateur de police, à la solde de l'Ambassade d'Espagne.

Pendant cette nuit, deux passants, que les insurgés avaient confondus un peu rapidement avec des « bourgeois » sont tués. Il s'agit d'un représentant en vin, José Soto, et d'un employé de bureau du nom de Palomino, que leurs habits blanches et leurs habits avaient condamnés. La bourgeoisie tient là sa vengeance, elle va se servir de ces deux cadavres pour faire condamner les libertaires à de lourdes peines. Le conseil de guerre condamne à la peine de mort :

1° Pour le meurtre de Soto : José Fernández Lamela, propagandiste libertaire connu, il a 28 ans; Antonio Zarzuela.

2° Pour le meurtre de Palomino : Fernández Reina et Silva Leal.

Les travaux forcés à perpétuité puniront de leur révolte José Romero Lama, Manuel Caro Clavo et Antonio González Macias. Quinze autres anarchistes partiront aussi pour le bagne.

Le 10 février 1892, sur la place publique de Jerez de la Frontera, devant une foule muette, sont garrottés les quatre militants condamnés à mort. Lamela consacre ses

derniers instants à prêcher l'anarchie. « El Imparcial » du 11 février 1892 rapporte les dernières paroles de Zarzuela : « Peuple de Jerez, qu'on ne dise pas que nous sommes morts comme des lâches, vengez-nous de cette nouvelle inquisition. » Une publication récente cite cet article avec quelque variante, Zarzuela aurait conclu son appel par ces mots : « Qu'on m'apporte un verre de vin ! » J'aimerais que cette phrase fût vraie, le dernier cri d'un homme qui aimait la vie.

La version officielle de ces événements désigne Malatesta comme l'instigateur du soulèvement. « El Madrileño » étant son envoyé. C'est absolument faux, il s'agit en réalité d'une machination de la bourgeoisie qui, prenant peur devant le renouveau de l'idéal anarchiste, qu'elle pensait avoir anéanti quelques années auparavant, paya quelques provocateurs pour entraîner les travailleurs dans une dangereuse aventure. En 1902, Fermin Salvochea rendit visite à Vallina, à la « prison modèle » de Madrid. Il lui apprit que « El Madrileño » était venu le voir et lui conta de quelle manière ce traître tomba à ses pieds pour lui demander le pardon de son action. Quelques années plus tard, deux journalistes, Soledad Gustavo et Federico Urales organisèrent une vaste campagne pour la libération des survivants du procès de « La Main Noire » et de la marche sur Jerez. En France, Jean Grave appuya leur action dans « Les Temps Nouveaux ».

Dans l'Europe entière, les dix dernières années du siècle furent partout marquées par le terrorisme anarchiste. La désertion des classes laborieuses, l'absurdité des répressions policières, cette solitude, à la fois devant le peuple et devant l'Etat, nous ont conduit à ériger le terrorisme en principe. En 1891, au moment où commencèrent les attentats à la bombe, une partie importante de la petite bourgeoisie et de nombreux intellectuels étaient gagnés à l'Anarchisme. Sous l'influence étrangère, particulièrement celle de Malatesta, des groupes espagnols allaient pratiquer le terrorisme. Cette organisation en groupes se perpétuera, elle survivra même à l'importation du syndicalisme, la F.A.I. héritera de leur esprit et de leur pureté.

Espagne 1891 : la première bombe éclate, inaugurant l'ère de cette « race méprisante des grands seigneurs de la révolution » (2) qui luttent pour l'anéantissement des Etats, et proclament la terre entière à tous les peuples.

G. S.

(1) « La Bodega », de Blasco Ibañez, chap. IX, page 1343, Obras Completas, Tome I, Editorial Aguilar.  
(2) Albert Camus.

## L'INDIVIDU ET LA SURPOPULATION

L'ARTICLE intitulé « La faim dans le monde » (1) a soulevé des controverses intéressantes et une charmante camarade, notamment, m'affirme que je me suis emmêlé les poils de barbe avec la richesse des protéines d'origine animale, et que des études récentes, dont j'ignorais l'existence, démontreraient que les protéines des légumes verts, germes de blé, etc., avaient une valeur biologique supérieure. Ceci demande évidemment de nouvelles recherches, mais ne met pas en cause l'idée essentielle de l'article, c'est-à-dire que LA FAIM EST CAUSE DE SURPOPULATION, et non l'inverse.

Cette affirmation, outre qu'elle m'a valu l'étiquette « d'abondanciste » que l'on m'a collée sur le nombril, a suscité également un article contradictoire, « Individu et Surpopulation » (2) où l'auteur appelait des « ancêtres » discutables au secours d'une thèse tout aussi discutée.

Je vais certainement choquer certains lecteurs (et même certains camarades) en écrivant que l'opinion des « ancêtres », qu'ils se nomment Chateaubriand, Nietzsche

ou Stirner, sur un problème actuel m'importe fort peu. Et puisque les citations semblent appréciées, en voici une, d'Armand Gatti, qui, sans être très académique, résume admirablement ma pensée : « Un homme vit avec ses couilles, pas avec celles de son grand-père. » Ce qui ne veut pas dire qu'il faille ignorer ce qui a été écrit ou fait avant nous. Il importe au contraire de bien le connaître, d'en retirer les idées toujours valables dans le contexte actuel et d'en rejeter les autres. Ce serait dévaluer terriblement l'anarchisme que le réduire à la simple connaissance d'une bible, si parfaite soit-elle. Ce qui a été écrit ou fait avant nous existe. Avec ses vérités et ses erreurs. Un point c'est tout.

Revenons maintenant à l'article en question. Il est certes plaisant de lire que « plus le nombre des hommes augmente, plus la qualité de l'individu diminue ». Plaisant, mais pas très sérieux ! Comment dans ces conditions expliquer la progression de l'esprit humain ? Et pourtant la population n'a jamais cessé d'augmenter ! La quantité n'a rien à voir avec la qualité. Cela pose un

certain nombre de problèmes, sans plus.

D'autre part, s'il est évident que l'homme a d'autres besoins que celui de nourriture, il n'en reste pas moins vrai que c'est un besoin essentiel, VITAL. Lorsque des millions d'hommes mangeront à leur faim, ils n'auront pas besoin de Chateaubriand pour savoir ce qu'ils ont à faire !

Le « contrôle des naissances » et l'« eugénisme » pratiqués rationnellement, soulèvent bien des problèmes d'applications pratiques, et là encore, il ne faut pas perdre de vue la réalité :

Dans la plupart des pays occidentaux, le contrôle des naissances, évidemment souhaitable s'il s'agit de « self-contrôle », se heurte essentiellement à des notions morales et religieuses obligatoirement rétrogrades. C'est donc surtout une question d'éducation de l'individu. Mais ce contrôle des naissances, est, ACTUELLEMENT, impossible à réaliser dans les pays sous-développés sans l'intervention de forces autoritaires, c'est-à-dire sans renforcement de la seule force capable d'imposer ce contrôle, c'est-à-dire l'Etat.

De toute façon, ce contrôle ne résoudrait en rien le problème de la malnutrition des deux tiers de l'humanité. Les hommes seraient tout simplement moins nombreux, et la proportion par rapport aux « bien-nantis » serait plus faible, c'est tout.

Quant à prétendre que l'homme, qualitativement diminué, sera la proie « des tyrans et des législateurs », on peut légitimement se demander pour quelles raisons, lorsqu'il n'était ni « quantitativement élevé », ni « qualitativement diminué », il fut toujours la proie de tyrans et de législateurs dont le moins que l'on puisse dire est que leurs successeurs n'ont rien à leur envier quant à la férocité !

Il est grand temps de regarder les réalités en face. A rester continuellement le cul sur son petit nuage, on finit, au premier orage, par se casser la gueule.

Gérard SCHAAFS.

(1) Voir le « Monde libertaire » n° 106, novembre 1964.  
(2) Voir le « Monde libertaire » n° 107, décembre 1964.



La Vénus de Willendorf.

# LA FEMME

## DANS L'ANTIQUITE

DANS LES LIGNES QUI SUIVENT, NOUS NOUS SOMMES BORNES A CONSIDERER LE ROLE DE LA FEMME ANTIQUE DANS LES CIVILISATIONS DITES MEDITERRANEENNES (MESOPOTAMIE, EGYPT, GRECE, ROME, ETC.). CERTES, NOUS N'IGNORONS PAS L'IMPORTANCE DES ECHANGES DE TOUS ORDRES QUI EURENT LIEU ALORS AVEC D'AUTRES REGIONS, PARTICULIEREMENT AVEC L'INDE ET LES « BARBARES DU NORD », MAIS, PUISQU'IL EST A PEU PRES ADMIS QUE LES REGLES DE NOTRE « CIVILISATION » DECULENT DE CELLES DES REGIONS PRECITEES, NOUS AVONS PENSE QU'IL ETAIT BON, DANS UN BUT DE CLARIFICATION, DE SE LIMITER.

### DE LA PREHISTOIRE A L'HISTOIRE

Il est évidemment très difficile de se faire un idée de la condition des femmes pendant la période préhistorique. D'abord parce que les sources actuelles de renseignements dont nous disposons sont à la fois trop rares, trop fragmentaires et trop sujettes à de multiples interprétations, ensuite parce qu'il est bien évident que cette condition fut très variable selon les époques et les régions.

Il est aussi très difficile d'imaginer les réactions des individus lorsqu'ils découvrirent la relation existant entre « l'acte d'amour » (c'est-à-dire, à l'origine, l'imitation de la copulation animale) et l'enfantement. La « femme-objet » de soulagement physique se transforma en « femme-mère » et, dès cet instant, elle devint le véritable lien entre les générations et son importance ne cessa de grandir.

Bien sûr, cela ne veut pas dire que sa situation fut toujours très enviable et lorsque, par exemple, les tribus se faisaient la guerre, les vainqueurs, après avoir brûlé, pillé et massacré, emmenaient, liés les uns aux autres, les troupeaux et les femmes. Le soir, la chair des animaux volés servait à fêter la victoire tandis que tous les mâles de la tribu se succédaient sur le corps des captives.

En ces temps lointains, où, lorsque le mâle n'était pas « propriétaire » de plusieurs épouses, les femmes appartenaient à la communauté et étaient donc les « épouses de tous », ces rudes manières ne devaient pas beaucoup les changer des façons de faire de leurs habituels compagnons. Et, qui sait, les réactions féminines étant, déjà à cette époque, particulièrement imprévisibles, peut-être éprouvaient-elles du plaisir à connaître de nouveaux partenaires ?

### DE BABYLONE A ATHENES

Du fait de « l'utilisation en commun » des charmes féminins, les sociétés préhistoriques ne pouvaient être que matriarcales et la descendance ne pouvait tenir qu'aux femmes. Il en fut ainsi dans les premières cités antiques. A Babylone, sous le règne d'Hammourabi (1700 avant notre ère), la jeune fille appartenait au père, qui la cédait au mari pour un prix convenu. Mais la dot restait possession de l'épouse et était transmise à ses enfants par la suite. La Babylonnienne occupait donc une position sociale importante (il y avait des femmes juges, sénateurs, témoins, secrétaires, etc.), d'autant plus que sa liberté sexuelle était grande. Par exemple, chaque année, elle se livrait aux rites orgiaques de la fertilité et se prostituait en l'honneur d'Ishtar (1).

En Egypte, où toute chose était la propriété du pharaon, chaque roi épousait la fille de son prédécesseur et, comme déjà les « grandes familles » faisaient la loi, on n'hésitait pas à célébrer des mariages entre frères et sœurs.

Dans la Grèce antique, il est curieux de constater que la femme fut infiniment plus libre socialement et sexuellement à Sparte qu'à Athènes. Il est vrai que « la sujétion des femmes procède d'une volonté, chez les hommes, de continuer la famille et d'en préserver le patrimoine. Qu'une société se trouve où la propriété privée est interdite aux hommes et où l'idéal familial est rejeté, les femmes y disposeront d'une liberté presque absolue et d'une influence considérable » (2).

(1) Déesse de la volupté.

(2) Simone de Beauvoir, « Le Deuxième Sexe ».

Les Athéniens ne manquaient pas de se scandaliser de la tenue des filles de Sparte qu'ils qualifiaient de « nymphomanes » (peut-être avaient-ils peur que leurs épouses ne les imitent ! Euripide écrivait dans « Andromaque » (424 avant notre ère) :

« ... Une fille de Sparte ne saurait être vertueuse. Elles se baladent en compagnie de garçons aux cuisses nues, et, toutes débraillées, font la course ou luttent avec eux. C'est intolérable !... » (3).

Pareille liberté se retrouvait chez les Etrusques dont les femmes ne s'ennuyaient pas ! Jugez plutôt :

« ... Elles ne dînent pas en compagnie de leur mari, mais des hommes qui se trouvent présents, buvant à la santé de qui leur chante. Elles sont terriblement portées sur la boisson et remarquablement jolies. Les Etrusques élèvent tous les enfants qui naissent, sans qu'on sache jamais qui en est le père. Adultes, ils procèdent de la même façon et mèneront la même existence que ceux qui les auront élevés, participant souvent à d'amples libations et fréquentant toutes les femmes. Les Etrusques feront sans vergogne n'importe quoi en public, et se laisseront faire n'importe quoi : c'est la coutume chez eux. » (3) Heureux Etrusques ! Et ils ne s'en portaient pas plus mal !

### ROME ET LES DEBUTS DE LA CHRETIENNE

Rome passa très vite, du fait de l'établissement d'un « dieu familial », du matriarcat au patriarcat. En effet, chaque famille ayant son « dieu propre », changer de famille équivalait à changer de « dieu ». Dans une famille aussi définie et structurée, la jeune fille échappait à la puissance absolue de son père pour se soumettre à la puissance tout aussi absolue de son mari qui avait droit de vie et de mort sur elle comme sur tous les habitants de la maison.

La rigueur romaine était telle que, l'adultère étant, bien entendu, interdit, des femmes mariées tournèrent la loi et se firent enregistrer comme prostituées afin d'être libres, échappant ainsi à la juridiction des cours spéciales instituées pour le règlement des cas d'adultère ou de divorce.

Une telle société constituait un ferment particulièrement bien adapté au développement d'une religion monothéiste et autoritaire et, un peu avant le deuxième siècle de notre ère, les premiers moralistes chrétiens commencèrent à déverser sur le monde leurs conceptions misogynes et à les imposer.

### DE LA PROSTITUTION SACREE A LA FONDATION DES BORDELS

Avant de clore ce rapide tour d'horizon sur la condition de la femme dans l'antiquité, il m'a paru intéressant de dire quelques mots de la prostitution.

Aux temps préhistoriques, le voyageur, ou le visiteur, était, parfois, accueilli avec bienveillance : on lui offrait le gîte, le couvert, la couche et la femme par-dessus le marché. Nul ne songeait à se plaindre de ces pratiques si hospitalières et, somme toute, si agréables. Ce n'était pas encore véritablement de la prostitution, mais la femme était déjà considérée comme un objet que l'on pouvait acheter ou prêter.

La prostitution apparut véritablement au grand jour lorsque les premières religions se constituèrent. Les premiers prêtres, qui avaient déjà un sens commercial particulièrement développé, contraignirent les femmes à se prostituer périodiquement dans les temples. Ce fut l'âge d'or de la prostitution sacrée et comme les « bénéfiques » étaient réservés au clergé d'alors, ce dernier ne manquait pas d'encourager les « bourgeoises » à se faire sauter avec allégresse.

Et il arriva ce qui devait arriver : les femmes prirent goût à la chose et ... se mirent à leur compte. La prostitution se « laïcisa » ; les femmes devinrent savantes et les hommes commencèrent à se ruiner pour les belles hétaires.

Malgré ces « francs-tireurs », les temples continuaient à s'enrichir. Et, un jour que le Trésor de la République Athénienne était au plus bas, le législateur Solon (640-558) eut l'idée de fonder un « dictérion », c'est-à-dire un vulgaire bordel. L'affaire prit de l'extension, et, à Rome, les putains occupèrent des positions importantes.

De nos jours, malgré l'action des tartuffes du M.R.P., l'industrie semble être encore particulièrement florissante...

### LA FEMME MEPRISEE

Ainsi que nous l'avons vu, l'Eglise chrétienne (elle ne fut pas la seule, d'ailleurs !) allait, peu à peu, considérer la femme comme un être inférieur, particulièrement malfaisant et les « choses du sexe » comme inventions du « malin ». Saint Jean Chrysostome (347-407) ne déclarait-il pas que

« de toutes les bêtes sauvages, il n'en est pas une aussi nuisible que la femme ».

Livrée à des hommes bornés, sectaires, souvent complètement cinglés, et presque toujours, du fait de leur vie monacale, portés vers la pédérastie, l'Eglise allait développer sa doctrine misogyne et imposer à la femme une condition de subordination dont elle ne s'est pas encore relevée.

« L'Eglise n'a jamais réussi à obtenir l'acceptation universelle de sa réglementation sexuelle, mais

## DANS LE SOCIAL

LA réaction de la femme envers la position sociale que lui assigne la morale, les coutumes, les religions, la tradition, l'histoire enfin, est équivoque. Certes, l'inégalité juridique et économique des sexes est constatée dans la plupart des sociétés à tous les instants de l'histoire. Et la littérature nous présente la femme sous deux aspects, esclave assujettie dans le couple et dans la société, à un rôle mineur ou bien reine assurant par le sexe une suprématie momentanée toujours remise en question par le caprice du mâle dont de toute manière elle reste la propriété. La lithographie nous l'a décrite invariablement à travers les âges, soit courbée sur le rouet, soit vautreée à demi-nue sur un lit d'apparat et le poète la chantera dans ces deux attitudes qu'il magnifiera, mais rarement il l'installera sur le même plan que son compagnon qui n'acceptera d'elle, qu'une supériorité, momentanée et de complaisance, engendrée par le rut ; et lorsque le savant se penchera sur la vie des êtres, ce sera l'histoire de l'homme qu'il nous décrira donnant ainsi une estampille scientifique à l'inégalité des sexes.

Cependant, lorsqu'on examine en profondeur le rôle de la femme dans le couple, dans la société, dans l'histoire, on s'aperçoit que la part qui revient à la femme dans l'évolution est plus importante que la tradition veut bien nous le laisser croire. Disons qu'elle a été par l'homme et par les lois privée de la représentativité et que pendant des siècles elle a allègrement abandonné à la vanité de l'homme ce miroir aux alouettes pour des réalités, plus secrètes et plus profondes et l'on peut constater que chez des peuples les plus imbus de la supériorité du mâle, un matriarcat larvé n'a jamais cessé de régner, qui étendit son champ bien au-delà de la maison, domaine réservé de la femme, vers l'économie du couple et la destinée de la progéniture.

Lorsqu'on parle des êtres, l'égalité formelle ne veut rien dire ; je pense pour ma part qu'il s'agit de poser le problème sous la forme de l'égalité entre les différenciations biologiques. Et il semble bien que c'est l'égalité dans la différenciation qu'a recherchée la femme au cours de l'histoire, c'est-à-dire moins le droit d'exercer les facultés propres à l'homme que celui d'exercer avec plénitude ses propres facultés et si on a bien en vue la différenciation biologique des deux sexes, peut-on penser alors que cette tyrannie du sexe que l'homme ressent plus intensément a été un des éléments qui a permis une certaine égalité dans le partage des responsabilités du couple. Cependant, s'il va de soi que l'homme est plus apte à porter un fardeau et que la femme est davantage attirée par des travaux d'aiguilles, il reste qu'entre ces deux exemples extrêmes, il existe toute une série d'actes où l'opposition entre les sexes a pu s'exercer et donner matière à la revendication égalitaire. Il est vrai d'ailleurs que si l'on en croit Freud, il existerait chez chaque individu des éléments latents du sexe opposé et on pourrait alors penser que la revendication égalitaire des sexes s'explique par l'effort de l'être pour exploiter toutes les facultés qui bouillonnent en lui. Mais laissons Freud qui nous emmènerait trop loin et de toute façon, il s'agit là de réactions psychiques qui laisse intacte la différence biologique entre les êtres.

Si, à travers l'histoire, la revendication de la femme consiste moins à se substituer à l'homme qu'à obtenir une entière liberté qui lui permette l'épanouissement de ses propres facultés, au milieu du siècle dernier le féminisme moderne naît et la femme ou plutôt une certaine catégorie de femmes par le biais de la littérature va poser le problème de l'égalité politique et sociale de la femme. Mais là encore la femme va surtout s'attacher à obtenir la gestion d'œuvres qui lui semblent rentrer traditionnellement dans ses attributions plutôt que de disputer à l'homme ce qu'elle continue à considérer comme un domaine qui lui est interdit. Et c'est par le moyen de la politique que la revendication égalitaire, totale sera posée.

Le féminisme à travers George Sand, Marie d'Agoult, Flora Tristan prend une forme agressive, la revendication égalitaire s'inscrit jusque dans l'aspect que la femme va prendre et qui va se rapprocher autant que la bizarrerie de la nature le permet de celui de l'homme (coupe de cheveux, cravate, pantalon, etc.). Mais ce mouvement restera littéraire de surface, freiné par les traditions, la morale en place, peut-être plus encore par l'explosion romantique de la littérature et des arts qui, par une contradiction étonnante sera révolutionnaire dans son propos, mais tentera à travers la sublimation de l'amour-passion à féminiser la femme ce qui revenait à combattre le féminisme égalitaire dont les tenants pourtant appartiennent tous à l'école romantique.

La lutte sociale qui va alors s'engager va pousser le féminisme en dehors des salons littéraires et le misérabilisme va arracher l'aspect de la femme moderne de l'époque à l'exhibitionnisme pour en faire une nécessité sociale. La femme revendique non plus ses droits, mais le droit de l'humanité au pain quotidien et lorsque Victor Hugo, dans « Les Misérables » nous montre la fille de Thénardier couverte de haillons faits d'un costume de garçon on sent, bien qu'il n'a s'agit plus là d'exhibitionnisme mais d'une misère qui impose aux enfants, à quelque sexe qu'ils appartiennent, de revêtir les vêtus-

# DANS LA LITTÉRATURE ET LES ARTS

elle a finalement pu imposer l'abstinence à une échelle suffisante pour produire une bonne récolte de maladies mentales. Ce serait exagérer à peine que d'affirmer que l'Europe au Moyen Age en vint à ressembler à un vaste asile de fous. » (3)

Le pire, c'est que ça n'a pas beaucoup changé depuis !

(3) Cité par Charles Seltman « La femme dans l'antiquité ».

res des aînés, au fur et à mesure que les leurs deviennent trop étroites.

L'ouvrière se dresse alors au côté de son homme pour assurer le droit à la vie de sa classe. Louise Michel, Elisabeth Dmitrieff, Nathalie Le Mel, Andrée Léon, Paule Minck vont se mêler au mouvement ouvrier et prendre une part avec leur compagnon à la Commune de Paris. Certes, les revendications particulières de ces femmes seront égalitaires et s'inscriront dans les revendications générales de la classe ouvrière, mais on ne peut pas ne pas remarquer que les tâches qui seront les leurs, qu'elles choisiront seront spécifiques à leur sexe et que l'égalité sera également une égalité différenciée par le caractère différent des sexes et le « Comité de vigilance des citoyennes de Montmartre » qu'animaient Louise Michel créera un corps d'ambulancières, demandera la disparition des prostituées sur la voie publique et l'élimination des religieuses dans les hôpitaux et dans les prisons. Enfin on est bien obligé de constater d'une part et si on excepte Elisabeth Dmitrieff que la féminité de la femme disparaît dans la lutte sociale et que de toute façon la masse des femmes demeure nettement en retrait de son avant-garde égalitaire.

Notre époque a vu l'émancipation quasi-totale de la femme dans le domaine politique et économique tout au moins dans les pays occidentaux. Dans le domaine économique par exemple, on peut constater que la promotion économique n'est plus limitée par la loi à part de rares exceptions, mais par l'homme lui-même ou même par la femme sur laquelle pèsent encore comme une chape de plomb les morales souvent contradictoires secrétées par les civilisations et qui se sont accumulées depuis des millénaires. On peut dire que sur le plan purement politique il en est de même. Les guerres, l'évolution des techniques ont eu une part au moins aussi importante que le féminisme égalitaire sur cette évolution de la condition de la femme dans la société moderne.

Pratiquement, rien aujourd'hui n'entrave sa marche vers la parité avec l'homme, que la femme elle-même, car si on peut déceler les résistances de l'homme, il est certain que l'égalité totale serait au bout de la lutte que mène la femme à partir des positions qu'elle a conquises. Mais la femme désirerait-elle cette victoire complète ?

Car il faut bien le constater, la femme ne revendique qu'une part modeste des bénéfices qu'elle a conquis et en tout cas elle fait un choix dans ces bénéfices. Elle a revendiqué le droit au travail et une masse considérable de femmes aujourd'hui travaillent plus par nécessité que par le goût de l'indépendance que ce travail procure. Son introduction dans la politique reste timide, peut-être parce que la masse des femmes refuse encore à accorder le même crédit à la femme placée à la direction des affaires et de la politique d'un pays, qu'à l'homme. Et enfin lorsque la femme accède à de hautes directions politiques et économiques, elle assume dans ces directions à des postes que d'un commun accord les hommes comme les femmes se sont mis d'accord pour considérer comme son domaine propre.

On a l'habitude d'expliquer ce phénomène par la lourde hérédité morale qui pèse sur elle et si cela est certainement vrai, cela n'explique pas entièrement le comportement de la femme devant sa liberté toute neuve. Je crois pour ma part que la femme réclame moins la parité totale avec l'homme que l'égalité dans l'appréciation des tâches différentes imparties à l'homme et à la femme par leur constitution propre et que le problème qui se pose pour les êtres, la garantie de la parité entre leurs différentes facultés, entre la diversité de leur possibilités manuelles et intellectuelle se pose également non pas seulement à travers la diversité des êtres, mais également à travers la diversité des sexes. Je disais plus haut que la réaction égalitaire de la femme avait quelque chose d'équivoque. Et c'est vrai, dans ce sens qu'à travers les siècles l'avant-garde féministe a réclamé une égalité totale alors que la masse féminine a choisi une égalité dans la différenciation et là encore il nous faudrait revenir à Freud et c'est certainement dans l'acte de fécondation et dans la poésie dont on l'enrobe qu'on trouverait l'explication de ce comportement du sexe dit faible.

De tout temps, les anarchistes ont été pour l'égalité complète de la femme dans tous les domaines où l'activité de l'être peut s'exercer. Il s'agit là d'une revendication idéaliste, de raison. Mais cette égalité suppose naturellement des droits mais également des devoirs. Elle ne peut être, si elle se veut formelle, à sens unique. Et pourtant jamais les anarchistes n'ont prétendu obliger la femme à certains travaux sous prétexte que les hommes y étaient astreints. Cela tient, bien sûr, au fait que les anarchistes sont contre toutes les contraintes et que pas plus que pour les hommes, ils n'entendent obliger les femmes à accomplir des actes qui leur déplaisent, mais cela tient aussi certainement à la différence biologique et psychique qui existe entre êtres du sexe opposé et que chacun en dehors même des morales de circonstances ressent comme une évidence.

Nous continuerons donc à revendiquer l'égalité complète des sexes qui permet à chacun d'eux un choix à l'échelle humaine et nous pensons que la conformité des êtres suivant leur sexe et leur caractère biologique donnera à leur choix les limites qui sont celles que la nature même revendique.

**M**ALGRE tous les éléments fragmentaires dont les intellectuels peuvent disposer, l'histoire objective de la littérature et de la création artistique féminines reste à écrire.

Cette histoire, non-conformiste qui pourrait prendre son départ au Moyen Age avec Christine de Pisan (1364-1430) ne manquera pas de soulever un bon nombre de questions.

Et d'abord, ces dames de l'aristocratie dont les historiographes officiels ne nous disent que le plus grand bien, furent-elles les auteurs de leurs œuvres? Neurent-elles pas recours, comme cela se pratique encore aujourd'hui, à des « nègres » ?

On nous dit que Christine de Pisan, « veuve de bonne heure (1389), eut à résoudre pour elle et ses trois enfants de graves embarras d'argent ; elle écrivit pour vivre. » Est-ce une preuve? Même si elle « se fait surtout remarquer par la vigueur de ses convictions féministes ». Les nègres connaissent leur métier...

Même question pour Marguerite de Navarre (1492-1549) sœur de François I<sup>er</sup>. Qui a écrit « l'Heptaméron » ?

Même question encore pour Mme de La Fayette (1634-1692).

D'ailleurs, à ce sujet, nous rappellerons la tentative de M. Marcel Langlois qui, en 1939, attribuait « la Princesse de Clèves » à Fontenelle.

Négligeons les mondaines qui tenaient salon : elles n'ont rien créé, elles ne nous intéressent pas. Arrêtons-nous plutôt un instant en compagnie de Louise Labé (1526-1565), la première femme sans particule de notre petite histoire littéraire. Poète, elle fut aussi une des premières à protester contre la condition servile de la femme à son époque. « Sa poésie est le cri le plus continuellement féminin de toute notre littérature » estime le Dictionnaire Seghers des auteurs.

Avec Mme de Sévigné (1626-1696), nous quittons le domaine de la littérature pour celui de la correspondance privée. Laissons cela aux rats de bibliothèques, aux videurs de poubelles, aux pilliers de greniers. Gardons à Mme de Sévigné sa place de témoin d'une époque et d'une classe, mais rien de plus. Mme de Sévigné ne fut pas une créatrice. D'autres mères avant elle ont écrit à leurs filles des lettres aussi attentionnées. « Il n'y avait pas de quoi faire des grimaces », dirait Françoise Sagan.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, celui des lumières, les mondaines continuent à tenir salon. Les vieilles précieuses sont mortes dans leurs écrins, d'autres ont pris la succession. Marquises et duchesses, ça aime à s'entourer de beaux esprits, ça prise et ça méprise. « J'ai du bon tabac dans ma tabatière... »

Mme Vigée-Lebrun (1755-1842) est une portraitiste rigide, pas une créatrice. Avec Mme de Sévigné, elle ne passe à la postérité qu'à titre documentaire. Avec les lettres de l'une et les tableaux de l'autre, on ne risque rien : on peut compléter sans danger les manuels d'histoire.

Mme de Staël (1766-1817) « résume assez bien le XVIII<sup>e</sup> siècle : siècle de salons (elle a paru au salon de sa mère et reste toute sa vie amoureuse de conversations), siècle de philosophies (elle donne dès 1789 des Lettres sur Rousseau) ; du siècle raisonneur et sentimental, elle retient d'ailleurs l'aspect cosmopolite plus que l'aspect « citoyen ».

Son œuvre sera vite démodée. C'est pourtant celle d'une authentique femme de lettres créatrice.

Après Mme de Staël qui a frayé le chemin au romantisme en France, une seule femme a joué un rôle important dans le mouvement qui s'épanouit alors : George Sand (1804-1876).

Romancière et militante féministe, elle est la principale (sinon la seule) créatrice française au XIX<sup>e</sup> siècle, alors que se distinguent en Angleterre les sœurs Brontë, surtout Charlotte (1816-1855) et Emily (1818-1848), ou aux U.S.A. Emily Dickinson (1830-1886). Contemporain de George Sand, le peintre Rosa Bonheur (1822-1899) en subit l'influence et suivit son exemple dans ses « extravagances » vestimentaires.

Plus tard, les Françaises ne participeront pas davantage au mouvement symboliste. Mais, chez les impressionnistes, Berthe Morisot (1841-1895) tient sa place. En tant que peintre, elle prendra part à presque toutes les manifestations de la nouvelle école et (tout se tient) épousera le frère de Manet. Une autre peintre, élève de Manet cette fois, Eva

Gonzalès (1849-1883), laisse une œuvre relativement importante.

Il faudra attendre Colette (1873-1954) pour entrer enfin dans l'ère de la littérature féminine contemporaine.

Oublions Anna de Noailles (1876-1933), qui n'a pas innové en poésie, pas plus que Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) ne l'avait fait en son temps. Oublions aussi Rosemonde Gérard et autres Gérard d'Howville. Laissons ce charnier aux cannibales de la poésie ronflante. La vraie poésie se passe de redondances.

Au demeurant, ce qui nous intéresse n'est pas l'ouvrage de dame (poésie ou aquarelle), mais l'œuvre (roman ou essai et peinture ou sculpture) digne de figurer dans n'importe quelle bibliothèque, dans n'importe quel musée, sans paraître inférieure à l'œuvre d'un homme.

Colette ne se rattache à aucun groupe. Après avoir travaillé sous la férule de Willy, elle est devenue, selon P.-H. Simon, « un des grands écrivains et la meilleure romancière de son époque ».

A Colette sur le plan littéraire, correspond Marie Laurencin (1885-1956) sur le plan pictural. Même féminité, même sensibilité. Mais si Colette est parvenue à faire figure de grand écrivain, Marie Laurencin n'a jamais fait figure de grand peintre. Peut-être y a-t-il là quelque injustice? Surestimation d'un côté, sous-estimation de l'autre? Avouons que pour notre part nous trouvons quelque mièvrerie dans l'œuvre de Marie Laurencin. Plus forte apparaît la peinture de Suzanne Valadon (1867-1938) mère de Maurice Utrillo.

Aussi éloignée de Colette que l'eau du feu, Simone de Beauvoir persévère dans ses travaux de philosophie, essayiste, romancière et dramaturge. C'est vrai, chemin faisant nous remarquons que les femmes n'ont pas (ou si peu) écrit pour le théâtre. Simone de Beauvoir fait exception avec « Les bouches inutiles ».

En même temps que Louise de Vilmorin dans les lettres et Marie-Laure (de Noailles) dans les arts qui perpétuent la tradition des mondaines mais y ajoutent la création, des intellectuelles farouches suivent la voie tracée par Simone de Beauvoir.

Dans ce peloton confus nous citerons : Colette Audry, Marguerite Duras, Nathalie Sarraute et Françoise d'Aubonne.

En marge il faudrait situer l'œuvre exemplaire de Simone Weil (1909-1943) (1). Il faudrait surtout se pencher sur ses textes (documents remarquables) de « La condition ouvrière », récemment réédités dans la collection de poche Idées (N.R.F. Gallimard). Nous nous proposons d'y revenir un jour prochain.

Il faudrait encore parler des romancières Elsa Triolet, Françoise des Ligneris, Célia Bertin, Dominique Rolin, Christine de Rivoyre, Christiane Rochefort.

Et puis les benjamines : Claude Frère, Poucette (aussi bien peintre qu'écrivain), Françoise Mallet-Joris, Nicole Louvier, Françoise Sagan.

Il faudrait parler des peintres Louise Hervieu, Maria Blanchard, Hermine David, Sonia Delaunay, Léonore Fini, Mariette Lydis, Valentino Hugo, Guily Joffrin (spécialiste de nus), Corsi.

Dans ce bilan nous constatons l'absence des musiciennes. Certes, les femmes parviennent à être d'excellentes interprètes mais les créatrices, en l'occurrence les « compositrices », sont rares. Un seul nom vient immédiatement sous la plume : celui de Germaine Tailleferre, du groupe des Six.

On nous pardonnera les omissions. Il était évidemment impossible d'énumérer ici toutes les femmes écrivains ou artistes. Nous l'avons dit : l'histoire objective de la littérature et de la création artistique féminines reste à écrire. Néanmoins nous avons voulu, dans le cadre de cette page spéciale, en donner un rapide aperçu pouvant servir d'introduction à une étude plus approfondie (2).

(1) Nous avons évoqué son souvenir dans le M.L. n° 87 de février 1963.

(2) Bibliographie recommandée : — Françoise d'AUBONNE, « Le complexe de Diane » (Erotisme ou Féminisme), Julliard 1951.

— « EUROPE », nov.-déc. 1964, « La femme et la littérature ».

— Hélène MAHAS, « La femme dans la littérature existentielle » P.U.F. 1957.

— « LA TABLE RONDE » n° 99, mars 1956, « Psychologie de la littérature féminine ».

CETTE PAGE A ETE REALISEE PAR  
MAURICE JOYEUX, JEAN-LOUIS GERARD  
ET GERARD SCHAAFS



# LE CONGO ET LES ASSASSINS

La récente intervention belge et américaine au Congo n'a pas fini de soulever des remous, tant les conséquences en sont lourdes. Certes, ce n'est pas la première fois que les « ex-puissances coloniales » interviennent ouvertement dans les « affaires intérieures » de leurs « ex-colonies ». Déjà, de Gaulle, pour ne citer que lui, n'avait pas hésité à lancer ses paras pour protéger Léon M'Ba de la colère des Gabonnais, et, à Brazzaville, lors du soulèvement de juillet 1963, les troupes françaises n'étaient pas restées aussi neutres qu'on a bien voulu nous l'affirmer...

Je sais fort bien que l'on va me dire : le « cas » n'est pas le même. Pour M'Ba et Youlou, il s'agissait d'opérations politiques, destinées à remettre en place les fantoches aux ordres des capitalistes, tandis que les paras belges n'ont agi que dans un but humanitaire et qu'il s'agissait seulement de sauver deux mille blancs dé-

nus comme otages et menacés des pires sévices ! Je l'écris tout net : je refuse de « marcher » dans ce genre de « distinguo subtil ». L'attaque de Stanleyville par les troupes belges fut à la fois une opération politique et raciste, tendant à démontrer que les hommes de couleur sont TOUJOURS considérés comme des êtres inférieurs, qu'il faut, de temps à autre, ramener à la raison. Dans le fond, tout le monde se foutait pas mal des otages de Stanleyville, et on n'a jamais vu des mercenaires ou des paras poursuivre des « buts humanitaires » que je sache ! Mais l'occasion était trop belle d'abattre la « rébellion », ou tout au moins d'enrayer son avance.

Ce faisant, les Occidentaux (car les Belges ne seraient pas intervenus s'ils n'avaient eu l'accord au moins tacite des autres puissances ex-coloniales et des U.S.A.) consolidaient le régime branlant de Tschombé, dont le gouvernement a conclu

un nombre appréciable d'accords « commerciaux » avec de puissantes sociétés particulièrement influentes.

Et pour les trusts capitalistes, les otages de Stanleyville étaient une occasion rêvée ! Mieux qu'une occasion d'ailleurs : UN ALIBI. Et quel alibi ! En défendant Tschombé et son régime pourri, non seulement ils consolidaient leur emprise économique, mais, en outre, ils étendaient leur emprise politique.

Quant aux Occidentaux, inquiets de l'évolution des peuples « en voie de développement » (comme ils disent si bien !), le même alibi leur servait à lancer une véritable campagne raciste, s'appuyant sur une « grande » presse dont ils avaient, pour la circonstance, mobilisé toute la veulerie et la putasserie pour montrer au monde que les « nègres » n'étaient que des sauvages, tout juste bons à tuer, violer, dépecer, torturer, voire bouffer des « pauvres blancs sans défense ».

En agissant ainsi, ils ignoraient qu'ils provoqueraient un début de rapprochement entre les Africains. C'est ainsi qu'à l'O.N.U., lors du débat sur l'affaire congolaise, David Gonao, ministre des Affaires étrangères du Congo-Brazzaville, a déclaré, devant un auditoire stupéfait :

« Pour sauver la vie d'une insignifiante minorité blanche, on a massacré des dizaines de milliers de Noirs dont le seul crime est d'être venus au monde. Les Africains ont maintenant la preuve qu'il n'y a pas de place sur notre planète pour les Noirs. Lorsqu'ils sont dans d'autres pays, ils y sont victimes des persécutions. Chez eux, en Afrique, ils n'ont aucune sécurité puisque le Blanc est intouchable, et que, si quelque chose arrive à un seul Blanc, cela peut mettre en danger des milliers d'Africains ».

Rien à ajouter, si ce n'est : Jusqu'à quand ?

Georges DRAREG.

## Informations Internationales ● Informations Intern

Recueillies par les militants et les correspondants du Groupe de Liaisons Internationales

### ALLEMAGNE

Par 168 voix contre 120, le parlement fédéral allemand a approuvé le projet de loi par lequel le gouvernement allemand a décidé de verser une pension aux orphelins, veuves et mutilés des anciens membres de la « División Azul ». Le 23 novembre, l'A.B.C. de Madrid relatait qu'à l'occasion du 28<sup>e</sup> anniversaire de l'exécution de José Antonio Primo de Rivera, s'était réunie en Alicante, « l'Assemblée Nationale des Groupes de la División Azul ». José María Sanz Briones informa les anciens volontaires espagnols des forces hitlériennes sur le front russe, des derniers entretiens hispano-allemands. Et, le 4 décembre, le parlement fédéral décidait d'indemniser les volontaires franquistes du front de l'Est.

### ARGENTINE

L'Argentine compte actuellement un million soixante mille chômeurs, soit 5 % de la population globale du pays, a révélé la Confédération Générale du Travail en Argentine.

L'organisation pro-nazie Tacuara a repris ses agressions contre les Juifs, dans les rues de Buenos Aires.

### COLOMBIE

Malgré les attaques incessantes des troupes gouvernementales, voici aujourd'hui plus de trois ans que la république paysanne indépendante de Marquetalia résiste victorieusement. L'un des dirigeants de la rébellion a récemment déclaré : « Nous sommes des révolutionnaires et les circonstances nous dirigent vers la révolution armée. »

### CUBA

Le Mouvement Libertaire Cubain, en exil, communique la liste des camarades actuellement emprisonnés à Cuba. Nous avons, dans notre numéro de novembre, cité les noms de

Avelino Viñas, Suria Linsuain, Juan Nápoles, Norma Rodriguez ; à ceux-ci viennent s'ajouter :

Plácido Méndez, condamné à 12 ans de travaux forcés, qu'il subit au bagne de l'île des pins. Alberto Garcia, secrétaire général de la Fédération de la Médecine en 1959. Il fut condamné à 3 ans de travaux forcés. Luis Miguel Linsuain, frère de Suria, lieutenant dans l'armée rebelle. Il fut jeté en prison voilà plus de 3 ans, sur l'ordre de Raul Castro. Aucun jugement ne fut prononcé, aujourd'hui, on ignore tout de lui. Sandalio Torres, militant paysan, condamné à dix ans de bagne, il dut supporter quatre fois un simulacre d'exécution. Il est actuellement à la prison de Pinar del Río. José Aceña, vieux militant libertaire, il lutta farouchement contre la dictature de Batista, et fut torturé. Castro le condamna à 20 années de travaux forcés. Prometeo Iglesias Bernal, jeune camarade de 20 ans. Soumis au jugement arbitraire des tribunaux castro-bolcheviques, il assura lui-même sa défense, accusant Fidel Castro d'avoir trahi la révolution. Il fut condamné à 20 ans de travaux forcés.

Isidro Moscu, sauvagement torturé par les soldats de Batista qui le laisserent pour mort, il réussit à s'échapper, mais rejoint, il fut condamné au bagne. A la chute de la tyrannie, il reprit la lutte révolutionnaire. Il comprit bien vite ce qu'était le nouveau régime de Cuba, et sa protestation lui valut 20 ans de bagne, qu'il accomplit dans l'île des Pins.

Les libertaires cubains en exil rappellent aussi les noms de Ventura Suárez et Augustin Sánchez qui moururent devant un peloton d'exécution castriste.

### HONDURAS

« L'Association de Solidarité avec le Peuple de Honduras » publiait au Mexique voici quelques semaines, un

communiqué concernant Constantino Zuniga, et destiné à faire connaître au monde la terrible répression qu'exerce la dictature militaire de Honduras sur les éléments progressistes. Constantino Zuniga cria sous la torture : « Vous pouvez me torturer, jamais vous ne pourrez détruire mes pensées, mes idées. Nous luttons pour le bonheur de ceux qui nous suivront ». Zuniga est un dirigeant de la jeunesse de Honduras. Il fut arrêté avec 23 de ses camarades étudiants, par les policiers du C.N.I. (Centro Nacional de Inteligencia). Tous ces jeunes hommes furent enfermés dans les cachots souterrains de San Francisco à Tegucigalpa. Là, ils furent tous soumis à la torture, Zuniga subit le supplice de l'électricité. Il est aujourd'hui au bord de la mort. 40 prisonniers politiques de la prison de Tegucigalpa firent la grève de la faim pour protester contre les violences policières. Aux protestations des organisations progressistes, la dictature répondit par une nouvelle vague d'arrestations et de violences.

### HONGRIE

Le tribunal suprême de Hongrie a condamné cinq Hongrois à différentes peines de prison, pour avoir tenté de renverser le régime communiste. Le complot était dirigé par le Dr Ferenc Matheovics. Le Dr Peter Istvan Keleti a été condamné à trois ans de prison, les trois autres accusés à des peines allant de dix mois à quatre ans d'emprisonnement.

### PARAGUAY

La Gestapo de Stroessner a assassiné le militant ouvrier paraguayen Anibal Garcete, secrétaire général de la Fédération des Travailleurs de Canne à Sucre.

### TURQUIE

L'Assemblée nationale a approuvé un projet de loi tendant à ramener

de 3 % à 2,5 % le taux annuel de l'augmentation de la population. Des produits anticonceptionnels seront prochainement en vente libre.

### U.S.A.

L'union locale IWW de Chicago vient d'ouvrir la Librairie de la Solidarity, seule librairie libertaire existant actuellement aux Etats-Unis.

L'IWW poursuit son effort de recrutement parmi le personnel des restaurants. L'union locale de San Francisco mène actuellement une grève dans ce secteur particulier au cours de laquelle elle se heurte aux fonctionnaires de l'AFL-CIO qui n'hésitent pas à se faire briseurs de grève en apportant leur soutien aux employeurs. (Correspondance particulière.)

Le producteur, Dino de Laurentis a renoncé à réaliser un film sur « Sacco et Vanzetti ». Plus exactement « on » lui a fait comprendre qu'il fallait mieux s'en abstenir « étant donné qu'il sera impossible d'établir la vérité dans les faits, ce film ne servirait qu'à amener de l'eau au moulin des communistes qui se sont emparés de l'affaire et en ont tiré de grands avantages pour leur propagande ».

Ce texte est paru dans « The Pilot » organe de l'archidiocèse de Boston (U.S.A.). Puisqu'on parle de réhabiliter Gallilée, peut-être, d'ici quelques siècles, aura-t-on « Saint Sacco » et « Saint Vanzetti » ?

En Espagne, le Premier Mai n'est-il pas le jour de la Saint-Joseph !!!



Publication Anarquista

ORGANO DE LA FEDERATION IBERICA DE JUVENTUDES LIBERTARIAS

Caracas VENEZUELA

## MANIFESTATIONS EN BELGIQUE

La liberté de l'Espagne s'obtiendra par l'unité syndicale des travailleurs espagnols

QUELQUES jours après la manifestation de Bruxelles du 23-9-64 la F.C.T.B. (syndicat socialiste) avec l'aide de l'alliance syndicale CNT-U.C.T. a organisé un meeting suivi d'une manifestation dans les rues de Liège.

Le camarade Raymond Latin, président de la commission des relations internationales de la F.C.T.B. traita du problème espagnol en connaissance de cause, accentuant sur la nécessité de l'unité syndicale en Espagne, en Belgique et dans tous les pays qui luttent contre la pression économique et sociale.

De nombreux travailleurs espagnols et liégeois assistaient au meeting présidé par le camarade Maurice Massay qui annonce d'autres manifestations de plus en plus imposantes, aussi bien à Liège, en Belgique et dans le monde entier jusqu'à l'écroulement du franquisme. Il invite notre ami Francisco Abarca qui se trouve dans la salle à prendre place à ses côtés.

Raymond Latin prend la parole. Il se réjouit de l'unité d'action syndicale qu'il constate parmi les travailleurs espagnols en Belgique. C'est au travers de la lutte et dans l'action syndicale que les travailleurs espagnols regrouperont, conserveront et exerceront le mieux le potentiel de combat dont ils auront besoin pour renverser le régime franquiste et conquérir la justice sociale.

Aujourd'hui, tous unis à l'étranger, dans une action syndicale commune, les travailleurs espagnols créent dans un coude à coude fraternel, les conditions de leur victoire de demain.

Mais la tâche est immense. A l'heure actuelle beaucoup

d'efforts sont entrepris sur le plan international pour tenter de faire accepter Franco, pour essayer de faire entrer son Espagne dans des organismes internationaux tels que l'O.T.A.N. ou le Marché commun. Les Etats-Unis et de Gaulle ne sont pas les derniers à ce jeu. Pour les besoins de cette cause exécutable, on va jusqu'à dire que l'entrée de l'Espagne franquiste dans le concert des nations démocratiques aurait pour effet d'assouplir son régime.

D'autres tablent sur la mort prochaine du dictateur et estiment que ce n'est plus la peine de le combattre (ce qui correspond à la position défaitiste de bien des partis politiques espagnols en exil).

Espérer un assouplissement du régime est un leurre, dit l'orateur. A l'heure actuelle c'est par centaines que l'on emprisonne encore les militants syndicalistes en Espagne. Ce régime ne peut d'ailleurs se maintenir vaillamment, que grâce à la terreur policière. Supprimer celle-ci équivaldrait pour le franquisme à un suicide. Quant à espérer des changements, si Franco venait à disparaître, c'est tout aussi erroné.

Tous les systèmes envisagés pour lui succéder laissent en place les cadres policiers

... Et l'orateur de conclure : l'Espagne ne passera pas petit à petit à un régime démocratique. C'est brusquement que Franco s'écroulera, comme tous les dictateurs.

Notre ami Francisco Abarca, dont la situation a soulevé en Belgique et dans le monde entier l'opinion publique prend à son tour la parole pour remercier les travailleurs liégeois et tous les démocrates de leur participation active à sa libération ainsi que de l'aide qu'ils apportent dans

notre combat pour la liberté. Il parle également en espagnol.

Il termine son discours en déclarant que les espagnols veulent une Espagne socialiste, pacifiste, fédéraliste et libertaire. Acclamations nourries.

Avant de clore le meeting, Maurice Massay annonce que l'appui des travailleurs liégeois va se traduire par un apport financier. Et nous ferons en sorte que notre charbon ne passe pas en Espagne lorsqu'il y a grève dans les Asturies.

L'acte de solidarité envers le peuple espagnol s'est terminé par une manifestation importante dans les rues du centre de Liège. Parmi les calicots, nous avons noté ceux-ci :

**La répression franquiste ne pourra garotter la révolte de la jeunesse espagnole.**

**Tant qu'en Espagne subsistera le foyer fasciste, la tranquillité de l'Europe ne sera pas assurée.**

**25 ans de « paix » franquiste : cimetières et prisons.**

**Contre tout accord avec l'Espagne franquiste.**

**Anti-franquisme ? non ! Révolution sociale.**

**Compagnons de Burgos, vous n'êtes pas seuls.**

**Le seul héros : le peuple.**

La plupart de nos camarades du groupe Socialiste Libertaire de Liège participaient à cette manifestation d'une façon active, leurs calicots étaient tout un programme :

**Pour une société socialiste et libertaire.**

**Les socialistes libertaires de Liège soutiennent la F.I.J.L. dans son action.**

Groupe Socialiste-libertaire

Section de Liège

# C. F. D. T. (C. F. T. C.)

## Deux siècles de retard !

Il y a deux siècles, la bourgeoisie élaborait la philosophie sur laquelle elle allait asseoir son pouvoir.

Cela devait aboutir à la fameuse déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen :

« Les Hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. »

La C.F.T.C. qui se veut moderne, à l'avant-garde du progrès et qui bavarde volontiers sur le « socialisme », vient de découvrir que :

« Les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits ! »

Elle n'a jamais que deux siècles de retard !

Il n'empêche que cette notion anciennement révolutionnaire suscite beaucoup d'émotion dans les sacristies !

Il s'agit des modifications aux statuts que la Centrale chrétienne vient, dans sa majorité, d'adopter à son récent congrès extraordinaire.

Lire attentivement le nouveau texte du préambule et l'article premier des Statuts de la C.F.D.T. est peut-être préférable — pour qui veut comprendre ce qu'est la C.F.D.T. — que de s'interroger gravement et comiquement sur la signification de la suppression du deuxième C.

Tout d'abord, un tour de force... A aucun moment, il n'est fait mention de la classe.

Mais jugeons sur pièces :

Le préambule proclame tout d'abord :

« Tout le combat du mouvement ouvrier pour la libération et la promotion collective des Travaillleurs est basé sur la notion fondamentale que tous les êtres humains sont doués de raison et de conscience et qu'ils naissent libres et égaux en dignité et en droits. »

Après cette resucée christianisée de la déclaration des grands ancêtres, que se propose la C.F.D.T. ?

— La disparition du salariat et du patronat ?

Il ne saurait en être question. Plus que jamais, fidèle aux « grands idéaux de 89 », la C.F.D.T. procède fièrement :

« Le syndicalisme est pour les Travaillleurs l'instrument nécessaire de leur promotion individuelle et collective et de la construction d'une société démocratique. »

Mais nous a-t-on assez rebattu les oreilles sur la déconfectionnalisation (la suppression du fameux deuxième C cher à tous nos progressistes des sacristies). Ce préambule nous apprend que la C.F.D.T. « entend développer son effort d'adaptation en restant fidèle à l'inspiration qu'elle a toujours trouvée dans les exigences fondamentales de la personne ».

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites... Et pour qu'il ne subsiste aucune équivoque, on prend soin de préciser que la C.F.D.T. « est résolue à poursuivre sa lutte pour les droits essentiels de l'homme, de la famille et des groupes dans le respect des devoirs qui en découlent ».

Après avoir redécouvert (toujours deux siècles de retard) « la liberté de conscience, d'opinion et d'ex-

pression », et salué « l'apport de l'humanisme chrétien », le préambule proclame :

« Tout homme a le droit de diriger sa vie, de développer sa personnalité au sein des divers groupes et des communautés naturelles dont la première est la famille et, pour ce faire, de disposer pour lui-même et les siens de biens matériels, culturels et spirituels. »

« Tout homme a droit de vivre dans une démocratie qui lui assure l'indépendance du pouvoir judiciaire, l'objectivité de l'information, une participation à l'élaboration et un contrôle des décisions politiques. »

Il n'y manque que le suffrage universel !... et Vive la République Nom de Dieu !

A partir de quoi, on nous précise que :

« Sur ces bases, la confédération veut réaliser un syndicalisme de masse solidement implanté sur les lieux de travail regroupant les travailleurs et les travailleuses de toutes catégories solidaires qui, respectant la philosophie, la religion, la motivation où chacun d'entre eux peut puiser les forces nécessaires à son action, veulent s'unir pour construire ensemble cette société démocratique basée sur les valeurs fondamentales auxquelles elle se réfère. »

L'article premier reprend les idées exprimées dans le préambule :

« La Confédération réunit des organisations syndicales ouvertes à tous les travailleurs résolus, dans le respect mutuel de leurs convictions personnelles, philosophiques, morales ou religieuses — à défendre leurs intérêts communs et à lutter pour instaurer une société démocratique d'hommes libres et responsables. »

On précise également :

« Sans poursuivre par principe un développement systématique des antagonismes existants dans la société, elle entend dans son action susciter chez les travailleurs une prise de conscience des conditions de leur émancipation. »

Antagonisme existant dans la société (1), décidément, le mot classes est banni du vocabulaire de nos chrétiens de choc.

Enfin, l'article premier proclame que :

« Le syndicalisme doit assumer sa part de responsabilités dans l'organisation mondiale indispensable au développement des libertés, la solidarité entre les peuples et le maintien de la paix. »

Descamps a eu, convenons-en, la franchise de déclarer au congrès : « les échos des encycliques dans le monde montrent la valeur de la doctrine chrétienne », il faisait notamment allusion à « Pacem in Terris » dont nous ne jugeons pas inutile de citer cet extrait :

« De la nature de l'homme dérive également le droit à la propriété privée des biens, y compris des moyens de production... Tous les individus et tous les corps intermédiaires sont tenus de concourir, chacun dans sa sphère, au bien de l'ensemble. Et c'est en harmonie avec celui-ci qu'ils doivent poursuivre dans leurs apports — en biens et en ser-

vices — les orientations que fixent les Pouvoirs publics... Les gouvernants garantissent la conciliation mutuelle des droits et des devoirs des citoyens ; que les travailleurs puissent se sentir responsables dans les entreprises, qu'on puisse constituer opportunément des corps intermédiaires qui ajoutent à l'aisance et à la fécondité des rapports sociaux... etc., etc. »

Et voilà, nous sommes maintenant fixés. Relisez les statuts de la C.G.T. et de la C.G.T.-F.O., et comparez !

Il est devenu de bon tons dans certains milieux de mettre le syndicalisme chrétien sur le même plan que le réformisme traditionnel ou le réformisme stalinien.

En fait, rien n'est plus faux.

Cela revient à mettre sur le même plan le D.G.B. et l'Arbeitsfront.

Certes, les réformistes portant une lourde responsabilité dans la situation actuelle (et en premier lieu dans l'importance relative que semble avoir acquise la C.F.T.C.).

De capitulation en capitulation, ils ont finalement permis à de Gaulle de s'installer.

Ils ont permis l'instauration d'un Etat bonapartiste.

Mais à partir de là, leur rôle, et ils le savent bien, est terminé.

Il suffit de relire la résolution votée par le dernier congrès fédéral de la C.G.T.-F.O. :

« Si le capitalisme a changé d'aspect depuis un certain nombre d'années en ayant su s'approprier le bénéfice des progrès scientifiques et techniques, il reste néanmoins identique à lui-même dans ses principes fondamentaux, dont l'essentiel est la recherche du profit qui perpétue l'exploitation de l'homme par l'homme. »

Le Congrès se déclare hostile aux structures économiques et sociales actuelles et sait qu'il ne peut rien attendre d'un Etat qui n'en est que la super-structure. »

(Extrait de la résolution générale du 8<sup>e</sup> Congrès Confédéral, novembre 1963.)

Les artisans du « nouvel ordre corporatif » seront avant tout des hommes et des organisations « modernes », c'est-à-dire sans doctrine ni tradition.

Des hommes pour qui, n'en déplaise au camarade Guilloire et à la Révolution Proletarienne, les syndicalistes révolutionnaires ne sont que des « conservateurs ouvriers » (1).

Et qu'on ne s'y trompe pas dans leur rôle de chiens de garde de la société bourgeoise, les hommes formés par les jésuites seront probablement plus habiles, moins brutaux que ceux des chemises brunes et des chemises noires... Ils n'en seront pas moins féroces !

Alexandre HEBERT.

(1) Voir article Declercq et Guiheneuf « Les Temps Modernes » d'août-septembre 1964.

## A PROPOS DE SARTRE

On peut ne pas aimer Sartre, on peut trouver critiquable son œuvre, mais on se doit d'appuyer cette opinion sur des arguments valables et objectifs.

Or, dans un article du dernier *Monde Libéraire*, Chavane me semble s'attaquer à Sartre plus en raison d'une hostilité *a priori* que d'arguments objectifs. On peut relever dans cet article un certain nombre de contradictions. Ainsi, après lui avoir reconnu la qualité d'introduit de la pensée existentielle en France, l'auteur lui reproche d'avoir repris dans *L'Être et le Néant* les principaux thèmes de la pensée de Heidegger. Or, Sartre lui-même n'a jamais nié se placer dans la lignée phénoménologique dont Heidegger est un des premiers représentants. Aucun philosophe ne peut bâtir son œuvre à partir de rien et Stirner lui-même n'aurait pas écrit *l'Unique* si la philosophie allemande n'avait atteint le niveau où elle se trouvait. Mais Sartre n'a pas fait que « vulgariser » en France l'œuvre de Heidegger, il a appliqué la pensée et le méthodes phénoménologiques à des domaines qu'il n'avait pas abordés.

La phénoménologie est plus une méthode, une façon d'appréhender le réel qu'une doctrine systématique. C'est d'ailleurs pourquoi le reproche d'observer la philosophie par système me paraît particulièrement injustifié, l'existentialisme contribuant à sortir la philosophie de l'impasse du rationalisme extérieur.

Le paradoxe est que plus une œuvre se soucie d'appréhender le réel et le concret, plus elle est difficilement communicable. A bien y réflé-

chir, il n'y a rien là d'étonnant ; un système bâti intellectuellement et dans l'abstrait peut bien être simplifié ; le réel se présente comme un tout qu'on n'a jamais fini de sonder et dont les multiples facettes peuvent difficilement être rattachées dans un système.

La contribution de Sartre dans le domaine psychologique n'est pas moins importante puisqu'il a contribué à sortir la psychologie de l'orbite du subjectivisme et de l'objectivisme hétéronome qui réduisait l'homme à n'être qu'un organisme. Par ce biais, il aborde d'une manière nouvelle le problème de la liberté. Il est possible d'ailleurs qu'il le résolve parfois, ainsi que l'a montré Merleau-Ponty, d'une manière trop absolue. Du moins doit-on lui reconnaître le mérite de l'avoir posé clairement (1).

Sartre croit à la liberté, et non pas comme un idéal lointain, ou comme la simple acceptation d'un déterminisme (comme le font les behavioristes et les marxistes), mais comme une réalité qui existe en chacun de nous et qui exige un choix de tous les instants. Par là, il me paraît très proche de l'anarchisme. Qui de nous pourrait refuser cette définition. « On n'essaie pas la liberté comme un costume neuf qu'on pourrait rejeter ensuite pour retourner à l'ancien. Tout se passe, au contraire, comme s'il fallait d'abord se dépouiller de l'ancien costume sans savoir exactement ce qu'on trouvera pour le remplacer. »

Dans cette optique, la déclaration de Sartre concernant son refus du prix Nobel s'explique parfaitement. Il ne veut lutter qu'avec ses armes d'écrivain, des armes qui lui soient propres et auxquelles ne soit pas adjointe

une consécration. Il est évident que l'adjonction à son nom de « prix Nobel » ajouterait au poids de ses déclarations, mais c'est justement ce poids supplémentaire que Sartre refuse. Peut-être faut-il faire la part d'un certain cabotinage, comme en d'autres de ses actes, mais cela entre dans le domaine du procès d'intention.

L'adhésion qu'apporte Sartre au communisme autoritaire relève de sa conception de la liberté. Pour lui, comme pour nous, la lutte des classes est une réalité. Mais par une identification rapide, il assimile le prolétariat au P.C. qui prétend lutter pour lui. Il ne se rend pas compte que la ligne de démarcation passe ailleurs. Il y a d'une part le pauvre couillon de la rue qui a vaguement conscience d'être exploité, mais ne se sent pas la force de lutter contre cette exploitation, et d'autre part, les dirigeants, ceux du P.C. comme les autres, qui ont conscience d'être l'élite, ceux qui croient connaître les intérêts supérieurs du peuple et se reconnaissent par conséquent le droit de le diriger et de le manipuler.

Quoi qu'il en soit, Sartre est un des rares écrivains à penser que les déclarations d'intentions ne suffisent pas et que l'homme de lettres, comme tout homme, doit s'engager. Il l'a prouvé en affirmant, au grand scandale de tous les biens-pensants, qu'il n'hésiterait pas à transporter si nécessaire sa valise d'explosifs pour le compte du P.N. Ce rapprochement le ferait sans doute sourire, mais je songe aux vers de Hugo : « Honte au penseur qui se mutile, et s'en va, rêveur inutile... ».

Ce dont on peut douter, et qui expliquerait son choix en faveur du bolchevisme, c'est que Sartre soit parvenu à se dépouiller de l'ancien habit bourgeois. C'est que la liberté ne peut être seulement individuelle, et que, ainsi que l'affirmait Bakounine, la liberté n'est qu'un mythe tant qu'autrui est exploité. Dans la société actuelle, quelle que soit sa volonté, le bourgeois restera un bourgeois qui ne pourra jamais franchir la barrière des classes, de même d'ailleurs que, quelle que soit la situation sociale qu'il acquerra, celui qui est issu du peuple ne pourra jamais totalement oublier ses origines et conservera un goût amer. Celui qui n'a pas connu la faim et l'humiliation pourra bien les juger révoltantes, ce jugement sera formulé en fonction d'une certaine conception esthétique ou humanitaire et sa révolte n'aura pas les mêmes profondeurs que celui qui a été opprimé et humilié, fût-ce dans son enfance. Camus, issu du peuple, connaît et comprend sa souffrance, Sartre la condamne, mais de l'extérieur.

Les barrières entre les classes sont infranchissables, la faute n'en revient pas à Sartre, mais à la société dans laquelle il vit et nous vivons.

Alain THEVENET.

(1) Quant aux réminiscences que l'on peut trouver dans son œuvre littéraire, elles peuvent s'expliquer par le fait que Sartre, et tous les hommes de son époque, se trouvent en face d'une même société, d'un même état de la civilisation. Il est normal que les mêmes réflexions en découlent. Du moins a-t-il transfiguré ces thèmes par son génie. Personne ne lit plus Mes amis ni Au grand large tandis que Huis-clos et La Nausée demeurent des best-sellers.

## LE TRIOMPHE DES SPÉCULATEURS

La dernière Biennale de Venise a vu la consécration du pop'art (littéralement : art populaire, en américain). Pauvre nouveauté ! Vieille de quarante ans, si l'on veut bien ne s'en tenir qu'au surréalisme.

Le surréalisme, c'était tout de même autre chose ! La récente rétrospective de Magritte à la galerie Iolas nous l'a encore prouvé. Quelle richesse d'invention ! Quel travail et quelles trouvailles !

Les jeunes Américains, eux, n'inventent rien. J'ai envie d'écrire : ce sont les yé-yé de la peinture. Ils s'adonnent à la facilité. C'est vulgaire, c'est plat, c'est pauvre. Les Français font aussi bien, et les Australiens...

A la récente rétrospective des dix dernières années (la peinture australienne d'aujourd'hui) galerie Creuze, on a pu remarquer le panneau de taille (2,5 sur 3,5 mètres) dû à Colin Lanceley (né en 1938). Le plus doué des « artistes » découverts à Venise n'a jamais fait mieux.

Une fois de plus (car il y a eu des précédents, souvenons-nous seulement de Fautrier) les spéculateurs internationaux ont valorisé leur piètre marchandise. Il faut en finir avec cette clique d'amateurs « éclairés » et les jurés professionnels à leur solde. Il faut en finir avec la Biennale de Venise.

### LA PEINTURE CONTINUE

Heureusement, la peinture continue plus vive que jamais, malgré le pop'art.

Le centenaire de Toulouse-Lautrec au Petit-Palais n'est pas passé inaperçu. Le « Goya des filles de joie », le « Nain génial du Moulin-Rouge », a déplacé les foules et pas la minorité des vernissages mais le public le plus vaste. Ce qui prouve bien qu'il

y a encore des yeux ouverts sur le beau et pas seulement sur le cher.

Car les gens qui faisaient la queue pour un regard sur les Lautrec, venaient non pas parce que le plus petit valait des millions, mais parce que c'était beau.

J'ai dit : la peinture continue plus vive que jamais. Oui. Et, cette saison, il y en a pour tous les goûts.

A la Cave Saint-Placide, l'exposition de Paco-Block n'a pas eu ce qu'on appelle une « grande presse ». Les critiques d'art ne sont pas expansifs. Pourtant M. Jean Bouret (des « Lettres Françaises ») qui ne va « jamais » aux vernissages (il « trouve cette coutume idiote ») a bien voulu écrire : « Paco Blok peut être un nouveau Soutine ». Bien sûr, M. Bouret parle aussi du « personnage rond et barbu de Saint-Germain des Prés ». Va pour le « rond et barbu », mais Paco est plutôt de Montmartre. Ses fêtes foraines colorées, ses scènes de cirque, ses paysages de la Zone, sa faune nocturne appartiennent plus au folklore montmartrois qu'aux habitudes des Deux Magots.

Un autre peintre de Montmartre, le canadien Julio Viera, surgit lui aussi dans l'actualité. Il descend comme un bolide de la place du Terre et s'arrête chez l'encadreur Houziaux (25, rue Henri-Monnier, Paris-IX<sup>e</sup>) où il accroche, jusqu'au 5 janvier, une centaine de tableaux. Peintre prolifique, c'est aussi un personnage, long et barbu, qui, quand il ne peint pas, écrit ou chante. Sa première exposition a eu lieu en décembre 1961 à la Galerie des Jeunes, rue Saint-André-des-Arts. Ce fut un événement. Trois ans plus tard, il récidive en défiant les marchands. Bonne chance, Julio Viera !

Jean-Louis GERARD.

## CINÉMA

### LA VIE A L'ENVERS

S'il est un qualificatif que l'on peut attribuer à : La Vie à l'envers d'Alain Jessua, c'est bien celui de neuf. Car neuf et original, ce film l'est à tous points de vue, tant par son sujet que par sa syntaxe.

On assiste dans le cinéma français surtout et depuis, disons Hiroshima mon Amour à bien des tentatives de renouvellement du langage cinématographique. Certaines sont des réussites et frôlent le chef-d'œuvre tels les films d'Alain Resnais. D'autres, moins hardies sont parfois discutables, par exemple Jules et Jim de Truffaut. D'autres encore sont des ratages et il est permis de ne pas apprécier les travellings pedestres et la caméra tremblotante de M. Godard.

La tentative d'Alain Jessua, elle est une réussite complète et le thème à lui seul mérite déjà les louanges ; Jacques Vallin est agent immobilier et vit avec une jeune femme, jolie (elle est cover-girl) mais superficielle. L'absurdité de la vie qui l'entoure l'amène à réagir de façon absurde (pour les autres). Il commencera par proposer le mariage à celle qui vit avec lui, mais par ironie froide et cruelle plutôt que par aboutissement logique de la vie en société. Au cours du repas qui doit rassembler les témoins et les époux, il abandonne tout le monde.

Ce qui a pour principale conséquence de le faire congédier par son patron qui lui servait de témoin. A partir de là, il crée le vide autour de lui et se réfugie dans une révolte absolue par une interprétation personnelle du monde qui l'entoure ; ignorance volontaire des personnes, perception nouvelle des objets et pratique de l'humour noir qui doivent beaucoup au surréalisme. Après une tentative de suicide, sa femme l'abandonne. Il reste seul dans sa chambre qu'il a vidée de ses meubles. Il est « heureux à en pleurer ».

La caméra ne quitte pratiquement pas le personnage principal, excellentement interprété par Jacques Denner et nous fait partager sa vision du monde sans qu'il s'agisse pour cela d'une expérience de cinéma subjectif. A Jessua n'étudie pas non plus son héros à la loupe comme un entomologiste, il nous fait vivre avec lui tout au long d'un film au rythme souple et avec une technique d'enchaînement des images proches de celles employées pour les bandes dessinées.

Jacques Vallin est-il fou ? Les gens « normaux », bien intégrés à la vie de tous les jours et à son conformisme moral et matériel, l'affirmeront, on nous permettra de penser le contraire.

Aurélien DAUGUET.

## TÉLÉVISION

### Par les lucarnes élyséennes :

**INFORMATIONS ET REPORTAGES :** Bravo ! Et merci à G. de Caudes pour dire si bien ce qui ne doit pas être dit... Ce qui prouve que l'esprit est toujours payant.

... Sapins géants, Noël sous toutes les latitudes, une ballade en symbole, sans cymbales, d'une force de frappe entre deux assemblées castées, un Tschombé maquereautant dans la Rome éternelle et c'en est tout avec les informations télévisées de 13 heures du 10 décembre. En France il ne se passe rien. La France est un pays heureux, heureux de gigantisme gaullois.

... C'est avec son bon sourire de maquignon que le gros Léon nous a annoncé que nous allons voir en images ce que fut la grève du 11 décembre... Que voyons-nous ? Un banal accident de la circulation qui se serait produit le 11 décembre vers 20 h 30. Erreur de séquence ? Non ! diabolique bourrage de crâne puisque assaisonné du commentaire suivant : « ... les rues de Paris n'étaient pas

éclairées... » ô lamentable Peyrefitte, merci de nous avoir rappelé qu'il n'y a d'accidents de la circulation que les jours de grève.

**FILMS ET THEATRE :** Un bon point pour le Commandant Watrin, d'Armand Lanoux. Malgré certaines longueurs — toujours acceptables — la coexistence entre un instituteur pacifiste et une culotte de peau détrempée permet un dialogue riche d'enseignements. L'absurdité de la guerre, la fragilité des Patries et des alliances, l'honneur des Verdun, des Stalingrad, des Hiroshima, le grotesque des Moncornet, s'y côtoient avec vigueur.

... Plein feu avec la mise sur petit écran de « La Chambre » adaptée d'une nouvelle de J.-P. Sartre. Remarquables interprétations de G. Page et de Michel Auclair sur les frontières de la raison et de la folie. Le libre choix de l'individu s'y découpe dans un double négativisme fait de sensuel et de morbide.

## D'accord

# Georges BRASSENS

**Au moment où « L'Humanité » et son satellite « Libération » lançaient de nouvelles attaques contre notre ami Brassens, le 24 novembre dernier, notre camarade J.-F. Stas était sur la route au volant de son camion. Il nous adressa un additif à son article qui, hélas ! nous parvint alors que le journal était confectionné. En vertu du vieil adage : « Mieux vaut tard que jamais », nous publions ici son papier (1) N.D.L.R.**

Dans une émission diffusée le 21 novembre par Europe n° 1, Georges BRASSENS a répondu aux auditeurs alertés par M. Paul MORELLE. Bon nombre de ceux-ci ont été satisfaits par les explications de Georges, des camarades de travail notamment me l'ont confié. Le « procureur général » MORELLE a remis ça dans un article de feu « Libération » (paix à ses cendres !) « L'avocat général WURMSER », lui, s'est saisi de sa plume et a tartiné un « papier » qu'il voudrait convaincant. Il faut dire que (une fois n'est pas coutume), « L'Humanité » avait parallèlement publié une partie des propos de notre ami.

Entre autres, BRASSENS déclarait : « Ma chanson plaît à ceux qui ne sont pas des fanatiques... Je pense que la vie d'un homme a quand même une telle importance qu'il est fâcheux de voir des tas de vies perdues pour des idées qu'un jour on rejette quand même à la poubelle ».

Supposons, Maître WURMSER, qu'un de ces quatre matins, le génial guide qui nous presse décide d'utiliser sa bombette. Supposons encore qu'il la confie — en raison de ses connaissances topographiques — à un ex-as de Normandie-Niemen, au nom de la discipline qui fait la force principale des armées et aussi peut-être parce que les

« idées » du susdit ont changé, notre pilote accepte. Supposons encore, mais alors là ça devient très hasardeux, que l'état-major soviétique ne décide pas d'anéantir la France mais occupe celle-ci en quarante-huit heures (ce qui est plausible quand on songe à la puissance militaire de vos amis de l'Est). Qui donc, sinon vous, sera « collaborateur » ? Sans doute, trouverez-vous alors un subtil distinguo pour justifier cette « idée ». Ce sera normal bien sûr, BRASSENS ne sera pas résistant, moi non plus. Mais il y aura des résistants qui vous traiteront le collabo, ce sera normal aussi, il y aura hélas ! peut-être aussi des « tondues ». Si un jour, les hommes vivant en Europe Occidentale recouvrent, après les affres de l'occupation, la liberté et la possibilité de défendre leur dignité, il me semble que les choses se seront passées pour le mieux. Pour moi, l'essentiel sera toujours la vie et le pire la mort.

Croyez-vous vraiment que la schématique anarchie 1885 de BRASSENS ne vaut pas ce socialisme rudimentaire qui, en U.R.S.S. 1964, ne dépasse pas celui des Incas ? Vous aimeriez faire accroire à vos lecteurs que BRASSENS est du côté des bourreaux. Hô ! les vigilants gardiens de la flamme résistancialiste, vous êtes plutôt mal placés pour moraliser.

Vous, qui à l'encontre de BRASSENS ne regrettez pas les morts de Londres comme ceux de Dresde, ceux du Vercors comme ceux d'Hiroshima, ceux de partout, victimes de l'immense et inhumaine connerie guerrière, vous, qui condamnez unilatéralement les crimes nazis, que ne condamnez-vous également les bourreaux des camps sibériens : ceux de nos amis makhnovistes en Ukraine, ceux des Polonais de Katyn', ceux du peuple magyar, ceux de nos camarades de la C.N.T.-F.A.I. assassinés lâchement par milliers en Espagne. Avez-vous versé une larme sur les millions de victimes de vos amis bolcheviques ? Le Guépéou devenu N.K.V.D. est-il la Gestapo russe, ou bien est-il chargé de faire traverser les écoliers dans les clous ? Non sans doute, ça se saurait !

J.-F. STAS.

(1) « Le Monde Libertaire », n° 107.

« Au Vaudeville » (ex-Européen)

## la récolte du rire bat son plein avec : Quand épousez-vous ma femme ?

Vaudeville dans la plus pure tradition avec des artistes qui savent faire rire tout en gardant la mesure, avec des décors appropriés et le lit obligatoire du vaudeville, les portes qui s'ouvrent sur des surprises inattendues, une mise en scène de Jean Le Poulain qui n'a rien de désuète et qui est bien dans le mouvement.

On ne raconte pas un vaudeville. Mais on peut raconter que Michel Serrault est extraordinaire, que chacune de ses éplures, de ses gestes portent sur un public qui est venu pour se divertir, que Maria Pacôme est savoureuse et qu'elle joue dans la perfection le personnage de la tante Minnie, que tous les artistes

sont dans la note, que le public est ravi, et que l'on passe sans se creuser la tête de bons moments de gaieté au « Vaudeville » que vient de recréer récemment le sympathique directeur Castille dans la salle si coquette et si confortable de l'ex-Européen.

Suzy CHEVET.

Vient de paraître  
**VERLAINE ET RIMBAUD**  
chantés par

**Léo FERRÉ**

Prix : 29,80 F pour chaque disque

En vente à :

**La Librairie PUBLICO**

... Assez de Charlot, de tartes propulsées, de postérieurs bottés, tout cela ne fait plus rire que le portemonnaie des Téléspectateurs.

... Après l'odieuse exploitation des Quintuplés, le cinq millionième acheteur T.V. Très photogéniques les Doyette, les petites Doyette, les haquenées, la cheminée provençale et la margelle du puits. Nous, on s'en fout ! D'aucuns préféreraient quelques images sur cette mère de famille expulsée, garrottée, comme au temps des neiges d'antan.

**DICOTELE :** Lors d'un Paris-Club l'interwiever et l'interwievé (G. Milton) recherchaient, mais en vain, le nom donné aux ressortissants de Juan-les-Pins... Y-a-pas de mal à ça, puisqu'il s'agissait des Antibois !

... Jeanne Achète est un chou... Si chou qu'elle veut absolument que les choux-fleurs n'aient qu'une fleur pour tous.

J. EMERY.

### CONFIRMATION

L'actualité vient hélas de confirmer ce que nous écrivions ici le mois dernier. Ces dames du Fémina ont couronné pour cette année le sieur Blanzat Jean. Or, ce monsieur a été longtemps le principal critique du « Figaro Littéraire », il est maintenant au comité de lecture chez

Gallimard, qui publie (comme par hasard) ses œuvres, dont le livre primé. Ainsi la boucle est bouclée, un cercle vicieux. On ne récompense plus un inconnu, un jeune auteur, un débutant, un espoir, un gigolo ou un play-boy, mais un monsieur bien mûr, établi, arrivé, un monsieur qui a du poids, qui fait sérieux dans le

métier, un de ceux qui font la loi dans la République des Lettres. Drôle de République ! Drôles de citoyens !

Quand Hervé Bazin avait été élu à l'Académie Goncourt et quand Yves Berger avait reçu le prix Fémina, on avait pu croire au triomphe de la jeunesse. Aujourd'hui, c'est fini, les vieilles taupes ont choisi un mon-

sieur de bonne compagnie.

Mais c'est accorder beaucoup trop d'importance à un fait qui n'en mérite guère. Qu'une dizaine de mémères qui se piquent de littérature, jurées professionnelles, élisent un compère, également juré professionnel, quoi de plus normal ? On reste entre soi, n'est-ce pas ? Alors...

## II. — La littérature enchaînée

Simple proposition : la littérature est enchaînée par l'édition ; l'édition est enchaînée par l'argent.

Corollaire : sans édition, pas de littérature ; sans argent, pas d'édition.

### UN METIER DE PLUS EN PLUS DIFFICILE

On a pu comparer l'éditeur à un joueur. L'éditeur mise sur des auteurs comme le joueur sur des chevaux. Avec les auteurs il ne s'agit pas de gagner une course, mais le maximum de lecteurs (plus exactement d'acheteurs). Pour certains intellectuels, il y a des auteurs confidentiels. L'éditeur qui aime la difficulté fera tout pour que ces auteurs confidentiels ne le soient plus. On peut encore éditer pour le plaisir mais on ne le peut que si, à côté, d'autres titres rapportent, c'est-à-dire font de gros tirages et se vendent. Il faut aller au-devant des goûts du public. A chaque nouveau coup, l'éditeur risque gros. Il faut du courage mais plus encore de confortables avances. C'est que l'argent ne rentre pas vite et c'est qu'il faut tout de même payer les imprimeurs. Ainsi, n'importe qui peut oser se lancer dans l'édition. Encore faut-il

de l'argent, beaucoup d'argent. Le problème se pose même pour les entreprises classiques qui tendent à la concentration. Alors les industriels font appel aux banques.

Ces derniers mois, on a abondamment parlé de l'Union Financière de Paris et de la Banque de Paris et des Pays-Bas. C'est que l'une et l'autre ont de plus en plus imposé des hommes à elles dans les conseils de maisons apparemment autonomes. Désormais tout le monde sait que Hachette est liée à la Banque de Paris et des Pays-Bas, Plon et Julliard à l'Union Financière de Paris.

Nous ne démonterons pas une fois de plus le mécanisme des trois firmes éditrices en question. A travers la presse de tous bords, d'autres l'ont fait avant nous, avec plus ou moins de bonheur. Ce qui s'impose à nous après l'examen de ces trois cas, c'est qu'il devient de plus en plus difficile de tenir quand on veut être un éditeur indépendant, libre ou libertaire. Si nous laissons faire, demain nous aurons une littérature de banquiers (l'édition étant entre leurs mains), une littérature d'affaristes. Jérôme Lindon, des éditions de Minuit, l'a vu comme nous : « Il y a un gros risque, celui de voir se

multiplier les éditeurs ne craignant pas d'affirmer que leur seul but est de gagner de l'argent. Ce serait, si vous voulez, en arriver au « Paris-Match » de l'édition. De jeunes entreprises telles que les éditions de Minuit, Jean-Jacques Pauvert et François Maspéro, ne tiennent que grâce à la témérité, à la volonté, à la persévérance de leurs animateurs. Difficultés de tous ordres, et pas seulement financières.

### L'INGERENCE DE L'ETAT

Jérôme Lindon, Pauvert et Maspéro, tous trois ont eu maille à partir avec les autorités de ce pays. C'est J. Lindon qui dit : « Il y a une censure politique certes, mais il y a aussi une censure des mœurs. Pauvert vous en parlerait mieux que moi. Pour ma part, j'ai eu à subir la censure pendant la guerre d'Algérie. Si j'ai publié « La question », d'Alleg, par exemple, c'est que je savais que les journaux, dont c'était le rôle, ne pouvaient pas le faire. Une seule ligne de cet ouvrage aurait suffi à les faire saisir. Je savais bien sûr que je serais aussi saisi, mais je pensais que quelques livres pourraient passer à travers les mailles du filet, qu'il y aurait

une diffusion clandestine.

« ...Si on va au fond des choses, cela pose le problème suivant : l'Etat a-t-il le droit de s'opposer à la publication d'un livre ? Honnêtement, je crois que oui. Il était normal, ou en tout cas concevable, que l'Etat saisisse de tels livres. Il était aussi de mon devoir de les publier : je ne suis pas pour l'autocensure.

« ...En matière de mœurs, par exemple, il est normal que l'Etat juge certaines publications préjudiciables à la jeunesse. Il me semble, par exemple, que l'on devrait interdire les livres d'inspiration raciste... »

C'est encore J. Lindon qui dit : « Dans ma génération, il y a à mon sens deux bons éditeurs : Maspéro et Pauvert. Mais si j'étais de la génération précédente, j'aurais sûrement un autre avis. Au fond, je ne crois pas qu'il y ait de mauvais éditeurs. »

M. Lindon ne veut pas être méchant. Peut-être a-t-il tort ? Mais ne soyons pas plus méchants que lui. Simplement, nous ne confondons pas éditeurs indépendants et industriels de l'édition, éditeurs et commerçants, éditeurs libres et larbins du pouvoir.

Jean CLAUDE.

## LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



### NOUVELLES

#### EQUATIONS POLITIQUES

par Jean BARETS

(Calmann-Lévy, éditeur)

J'avais en son temps parlé du premier livre de cet auteur en expliquant au lecteur le caractère positif de la critique qu'il faisait du système économique actuel et les réserves que m'imposait la construction technologique des perspectives d'avenir qu'il ébauchait. Aujourd'hui, Baretts publie un nouveau livre bien dans la lignée du précédent et qui soulève les mêmes approbations comme les mêmes objections.

Oh, je sais bien, l'auteur s'attaque à la fois à l'homme et au groupe et il essaye de nous démontrer comment l'humain dépend de la matière. Mieux, rompant avec le dogme du matérialisme historique il nous fait sentir la part que l'humain a dans l'évolution de la matière et pour cela il fouille dans l'inconscient. Il sent bien que s'il y a une aliénation morale, due à la civilisation industrielle et aux propagandes intéressées, l'humain se continue dans l'inconscient et pour lui le développement parallèle des forces globales doit réaliser la synthèse entre la civilisation industrielle et l'humanisme, ce qui enfante une civilisation scientifique au service de l'homme.

Il est impossible de donner ici une analyse plus complète de cet ouvrage à la fois touffu et brillant, et, en le lisant je me suis parfois imaginé l'homme qui l'écrivait, passionné de technique et essayant de faire coller sa logique scientifique avec ce vieux fonds d'humanisme passionnel qui l'anime et il me pardonnera le sourire qui me vient en écrivant à son sujet ce terme de « technocrate humanitaire ».

Mais soyons sérieux, Jean Baretts ne m'a pas convaincu et je crois d'ailleurs qu'il lui sera difficile de

convaincre d'autres hommes que ses pairs. Pour la masse de l'humanité qui sous peu prendra conscience de son aliénation devant la technique la solution n'apparaîtra pas dans de savants dosages dont la subtilité serait hors de portée, mais dans ses réactions brutales qui sont autant de coupures dans l'histoire. Contre l'envahissement du chiffre et de la formule qui tend à modeler l'humain, la seule réaction prévisible est celle qui nous ramènera à l'unité, c'est-à-dire à l'homme, donc à l'anarchie.

Ceci dit, je ne pense pas qu'on puisse raisonner utilement sur la cadence que prend l'accélération technique sans lire attentivement Jean Baretts auteur de qualité, à l'originalité certaine auquel je conseille pour les vacances cet autre livre qui de son temps fit quelque bruit et qui s'appelle « De la capacité ouvrière » et qui est dû à la plume de Joseph Proudhon, dont Baretts me semble posséder la virtuosité, l'éclectisme et hélas la dispersion.

### AU NOM DE VOS LOIS

par André DELCOMBRE  
(Presse du Temps Présent)

Voici un livre complet sur un sujet qu'on a honte d'avoir encore à évoquer aujourd'hui. L'auteur y examine tous les cas qui motivent la décision des jurys. Exécution politique, exécution de droit commun, il pèse la matérialité des faits, examine les intentions, recherche les responsabilités avant d'aborder le problème de l'exemplarité. Enfin il rappelle quelques exécutions particulièrement odieuses qu'il serait bon qu'on fasse connaître à un jury avant de l'engager à rendre un verdict. Enfin, dans le dernier chapitre l'auteur pose la question : « Peut-il y avoir une justice humaine ? » et à l'aide

d'exemples frappants, il nous montre la fragilité de cette justice et ses sentences contradictoires.

Voilà un livre intéressant qui, diffusé largement, pourrait hâter la solution et mettre un terme au crime légal.

\*

### L'ETE DES PATRIOTES

par Silvain REINER  
(Edit. Robert Laffont)

C'est entendu, le titre n'est pas heureux et pourtant le livre, dû à la plume d'un écrivain de qualité, est intéressant par ce qu'il nous fait mesurer du chemin parcouru par notre littérature depuis les jours où une terreur larvée obligeait les écrivains à écrire sur la résistance en lettres majuscules.

Reiner nous trace dans son ouvrage la vie des petites gens dans un village de Bretagne au moment du débarquement et le tableau qu'il nous donne des derniers temps de l'occupation allemande sont plus convaincants que les homélies de Mme Triolet. Dans un espace resserré, miliciens collaborateurs, opportunistes, résistants se heurtent animés par des sentiments qui ne sont pas seulement à sens unique. Ce livre attachant se lit d'un seul trait et la dernière page tournée, le lecteur peut utilement réfléchir sur la relativité des mythes qui furent l'aliment héroïque de l'après-guerre.

\*

### LE DICTIONNAIRE DU CANARD

Comme chaque année, nous avons reçu le dictionnaire du Canard. Cette année les éminents philosophes de la rue des Petits-Pères ont particulièrement soigné les feuilles roses. Breffort s'est chargé de recueillir la documentation et Grove de la mettre en graffiti. Mais le clou de cet ouvrage de poids est incontestablement le « Glossaire du contribuable ». Si on vous informe que ces morceaux de résistance sont entou-

rés des amuse-gueule confectionnés par les farfelus qui habituellement composent le menu de l'hebdomadaire satirique, vous aurez compris ce qui vous reste à faire. Bondir sur les quais, vers l'Institut, pour réclamer ce brillant supplément au dictionnaire de nos académiciens. Au cas où le stock serait épuisé, alors on vous conseille de voir du côté de la rue Ternaux où nous en tenons quelques exemplaires au frais.

## COLLECTIONS POPULAIRES

**TROIS ESSAIS SUR LA THEORIE DE LA SEXUALITE** de Sigmund Freud (Idées). Voici un livre qui permet d'aborder une œuvre par son côté le plus facile. Le second de ces essais qui concerne l'enfance devrait bien être lu par tous les parents.

**TRAGEDIES** de Sophocle (L.P.). Ce livre est indispensable à qui aime le théâtre. Il nous permet de nous rendre compte de ce que la tragédie moderne, et en particulier Racine, doit au grand dramaturge grec.

**MARTEREAU** par Nathalie Sarraute (L.P.). Je dois confesser que je n'avais rien lu de cet auteur qui se réclame du « nouveau roman ». Ce livre a été pour moi une révélation. Certes l'action s'ébauche lentement mais lorsque l'histoire se noue le lecteur trouve sa récompense par la minutie du détail qui fortifie et illumine sa frappe. Un ouvrage qui demande de l'attention certes mais pas plus que la lecture de Proust. En tous les cas, un ouvrage enrichissant pour qui cherche dans la lecture autre chose que l'anecdote.

**LUCIENNE** de Jules Romain (L.P.). On ne parle ici de ce livre que pour signaler le vieillissement d'une littérature qui n'apporte rien au lecteur ni par son thème éculé ni par son écriture qui sent son pion appliqué à calligraphier, la langue pendante. Décidément Jules Romain comme Duhamel et quelques autres ont écrit avec des lustrines. N'en parlons plus.

**FRANZ KAFKA** par Max Brød (Idées). Voici une étude capitale pour qui veut connaître et un homme et une œuvre qui ont eu une influence considérable sur l'évolution de la littérature d'après guerre. L'auteur, qui fut l'ami de Kafka, inscrit cette œuvre à travers une vie difficile de l'écrivain ce qui explique plus qu'un commentaire le cheminement de sa pensée.

**LA REVUE DE POCHE** (Robert Laffont, éditeur). Voici dans le format du livre de poche, une revue qui s'inspire de cette formule populaire qui a aujourd'hui tant de succès. Celui-ci contient une nouvelle curieuse de Graham Greene. Je pense d'ailleurs que plus que des études de fond sur la littérature, la Revue de Poche peut mettre à la portée de lecteurs qui l'ignorent ou le méprisent, un genre littéraire : la nouvelle, qui chez nous n'a pas encore conquis le droit de cité.



« Développe-t-on consciencieusement notre capacité de devenir des créateurs, ou ne nous traite-t-on qu'en créatures, juste bonnes à être dressées ? »

(Max STIRNER).

# L'HOMME ET LE PROGRES TECHNIQUE

par Michel LAZARSKI

**L**ES exploités, et donc la plus grande partie des hommes, ont toujours eu plus ou moins de difficultés à discerner les éléments qui doivent former leur future vie. Dans les pays où l'homme est le plus conscient de son exploitation, le progrès est une inquiétude. Ceux qui dirigent notre économie veulent nous contraindre à voir dans le progrès technique un optimisme et exigent une confiance aveugle. Cela n'est pas un phénomène nouveau mais cette fois la liberté des individus est beaucoup plus en jeu.

Les exploités de notre pays veulent profiter de l'ignorance qu'a le peuple de la situation présente. Ainsi sous l'aspect d'un bonheur futur, ils espèrent réaliser, avec l'homme, ce robot des sciences-fictions.

**D**EPUIS la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, depuis la naissance de l'ère industrielle, nous constatons de gigantesques bouleversements économiques et sociaux. Dans cette première partie, le progrès technique a amélioré considérablement le sort de l'homme dans ses conditions matérielles. Mais l'homme a dû payer très cher son bonheur et ce au prix de sa liberté. A ses débuts, la machine nécessitait sans cesse une impulsion humaine ; aujourd'hui, la machine se donne cette impulsion elle-même et l'homme n'a plus à intervenir qu'en cas de panne ou de modification. Donc, l'homme, théoriquement, devrait avoir plus de possibilités pour jouir de ses facultés intellectuelles et de sa liberté. Mais au contraire, ce progrès technique lui ôte ses facultés mentales pour l'abrutir de plus en plus. Nous avons les éléments pour avoir un monde humainement meilleur et nous voyons, avec hantise, se dessiner dans la réalité « Le Meilleur des Mondes » du grand écrivain que fut Aldous Huxley.

Le Capitalisme a changé notre ère et notre ère change les hommes à leur désavantage. Sans une liaison entre le progrès technique et le pro-

grès moral, il n'y a pas de bonheur futur et nous devons percevoir l'avenir avec pessimisme, tout au moins avec les données présentes. Tant que l'humanité entière ne bénéficiera pas totalement, il ne nous sera pas possible de considérer le progrès technique.

**I**L y a quelque temps et avec des moyens techniques de prévision, le Gouvernement a imaginé, à ses souhaits, comment il voudrait voir se développer la vie future de l'homme. Ce Gouvernement établit des plans pour connaître l'évolution de la production dans les années à venir et en conséquence l'adaptation du consommateur. Un groupe d'études, dirigé par Pierre Guillaumat, a été chargé de tracer une image de la vie humaine en 1985\*. Cette date est l'aboutissement d'un certain Cinquième Plan. Il nous est donc possible d'analyser et surtout de voir les dangereux désirs de ceux qui veulent nous « modeler » à leur gré.

**O**n nous prédit une vie plus longue avec la possibilité d'exercer une activité régulière jusqu'à 80 ans\*. Pour ceux qui pensent que la vie est trop courte, c'est un net progrès ; mais cela va aussi créer d'inquiétants problèmes pour l'utilisation dans l'emploi de ces personnes âgées. Voilà une future équipe de main-d'œuvre à bon marché qui viendra s'ajouter à la longue liste composée actuellement par les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Africains, etc. La crise de l'embauche est déjà à un très haut degré et il est difficile de percevoir une solution heureuse. **La diminution du temps de travail s'effectuera lentement** ; la réduction des heures est déjà un grave problème dans les usines car elle entraîne automatiquement la diminution des salaires ; comme de bien entendu, l'étude gouvernementale fait abstraction de ce point de première importance. **Les hommes de cette époque devront être préparés à une grande mobilité géographique** ; ce serait très bien si cela annonçait la suppression des frontières et des

nationalismes mais nos économistes ont une optique très différente. Ils veulent comparer les hommes à des troupeaux qu'ils dirigeraient selon les nécessités économiques du moment.

La question de l'enseignement n'est pas fournie par de longues explications. Il est vrai que notre Gouvernement désire poursuivre l'avisement mental de la population et on nous précise même que nous seront **pauvres en hommes et en femmes instruits**. Ce n'est pas une prédiction mais déjà une triste réalité. **La culture écrite sera progressivement réservée à une minorité** ; le reste, c'est-à-dire « la masse », bénéficiera de la radio et de la télévision. Avec cette forme on éduquera les hommes dans l'optique gouvernementale sans risque que des enseignants ou des revues ennemies, genre « Monde Libertaire », donnent un désir de mécontentement et de révolte. L'homme - robot sera quand même plus facile à manœuvrer par l'Etat que le gréviste qui manifeste son désaccord et trouble la tranquillité de nos chefs. On nous conseille, malgré tout, d'apprendre plusieurs langues étrangères ; avec ces connaissances, nous ne serons pas trop perdus lors de l'émigration forcée vers les « pâturages économiques » qui rappelleront le camp de travail de Sibérie ou d'Allemagne. Pour un peu on écrira dessus la porte des usines : « ARBEIT NACHT FREI ! » « LE TRAVAIL C'EST LA LIBERTE ! »

**Les sujets tarés tendront à disparaître mais les maladies nerveuses augmenteront**. C'est évident, de nos jours, l'homme s'adapte difficilement au rythme de plus en plus accéléré de la vie quotidienne ; considérons dangereusement le pourcentage des maladies nerveuses aux Etats-Unis qui est un pays techniquement plus évolué. Où est le progrès si les malades ne diminuent pas sur notre planète ? Au lieu d'être malade pour une cause héréditaire on le sera pour un surmenage intensif. Le résultat est le même.

**La fécondité masculine pourra être contrôlée**, ce dernier mot est inquiétant. Si les bénéfices de la production

était équitablement répartis, ce ne serait pas un problème économique mais une fois de plus le spectre effrayant de l'homme-robot nous apparaît ; autrement dit les dirigeants de l'époque nous ordonneront d'avoir un certain nombre d'enfants. En plus d'être moralement et intellectuellement un robot, l'homme sera comparé à un animal qui met au monde des animaux pour une certaine production.

**VOILA** les points essentiels des désirs des hommes qui veulent nous diriger. Dans cette étude, qui comporte peu de détails, cette notion de progrès peut séduire beaucoup de gens qui se refusent d'en voir les côtés dangereux et qui concernent leur liberté sous prétexte d'acquiescer ce qu'il y a d'intéressant dans la vie américaine. Si le machinisme a donné beaucoup d'avantages matériels il arrête de plus en plus le développement mental. Nous ne pouvons que souhaiter la réussite d'une civilisation basée sur le progrès technique mais à la condition unique, que tous les hommes en soient les bénéficiaires, et que cette nouvelle société permette l'émancipation totale de tous sans exception. Pour cela l'homme doit se débarrasser de cette minorité à l'Est comme à l'Ouest, qui forme les Gouvernements. Le fascisme était un grand danger pour l'homme mais cette forme de progrès technique représenté un danger encore bien plus grand puisqu'il essaie de le réaliser avec des procédés moins spectaculaires mais plus sûrs. Le progrès technique doit se faire sans les nations mais avec les hommes. Alors les conditions seront réunies pour pouvoir offrir une culture intellectuelle et un bonheur humain à tous les individus. **L'HOMME** conquerra ainsi cette fin philosophique qui mène à la vie.

(\* Le titre de l'étude est intitulé : « Réflexions pour 1985 ».

(\*) Le texte en gras fait partie des constatations de l'étude.

## Classiques de l'anarchisme

### Plus d'autorité

**L'**IDEE capitale, décisive, de cette Révolution, n'est-elle pas, en effet : **plus d'autorité**, ni dans l'Eglise, ni dans l'Etat, ni dans la terre, ni dans l'argent ?

Or, plus d'autorité, cela veut dire ce qu'on n'a jamais vu, ce qu'on n'a jamais compris, accord de l'intérêt de chacun avec l'intérêt de tous, identité de la souveraineté collective et de la souveraineté individuelle.

Plus d'autorité ! c'est-à-dire dettes payées, servitudes abolies, hypothèques levées, fermages remboursés, dépenses du culte, de la justice et de l'Etat supprimées ; crédit gratuit, échange égal, association libre, valeur réglée ; éducation, travail, propriété, domicile, bon marché garantis ; plus d'antagonisme, plus de guerre, plus de centralisation, plus de gouvernements, plus de sacerdoces. N'est-ce pas la société sortie de sa sphère, marchant dans une position renversée, sens dessus dessous ?

Plus d'autorité ! c'est-à-dire encore le contrat libre à la place de la loi absolutiste ; la transaction volontaire au lieu de l'arbitrage de l'Etat ; la justice équitable et réciproque, au lieu de la justice souveraine et distributive ; la morale rationnelle, au lieu de la morale révélée ; l'équilibre des forces, substitué à l'équilibre des pouvoirs ; l'unité économique à la place de la centralisation politique. Encore une fois, n'est-ce point là ce que j'oserai appeler une conversion complète, un tour sur soi-même, une Révolution ?

Quelle distance sépare ces deux régimes, on peut en juger par la différence de leurs styles.

L'un des moments les plus solennels dans l'évolution du principe d'autorité est celui de la promulgation du Décalogue (...) : « Tu ne tueras pas ; tu ne voleras point ; tu ne forniqueras pas ; tu ne commettras point de faux ; tu ne seras point envieux et calomnieux (...) ».

Toutes les législations ont adopté ce style, toutes, parlant à l'homme, emploient la formule souveraine.

« Tu ne te rassembleras pas ; tu n'imprimeras pas ;

tu ne liras pas ; tu respecteras tes représentants et tes fonctionnaires que le sort du scrutin ou le bon plaisir de l'Etat t'aura donnés ; tu obéiras aux lois que leur sagesse t'aura faites ; tu payeras fidèlement le budget et tu aimeras ton gouvernement, ton seigneur et ton dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ton intelligence ; parce que le gouvernement sait mieux que toi ce que tu es, ce que tu vaudras, ce qui te convient, et qu'il a le pouvoir de châtier ceux qui désobéissent à ses commandements, comme de récompenser jusqu'à la quatrième génération ceux qui lui sont agréables. »

O personnalité humaine ! se peut-il que pendant soixante siècles tu aies croupi dans cette abjection ? Tu te dis sainte et sacrée, et tu n'es que la prostituée, infatigable, gratuite, de tes valets, de tes moines et de tes soudards. Tu le sais et tu le souffres ! Etre gouverné, c'est être gardé à vue, espionné, dirigé, légiféré, réglementé, parqué, endoctriné, prêché, contrôlé, estimé, apprécié, censuré, commandé par des êtres qui n'ont ni le titre ni la science, ni la vertu... Etre gouverné, c'est être à chaque opération, à chaque transaction, à chaque mouvement, noté, enregistré, recensé, tarifé, timbré, toisé, coté, cotisé, patenté, licencié, autorisé, apostillé, admonesté, empêché, réformé, redressé, corrigé. C'est sous prétexte d'utilité publique et au nom de l'intérêt général, être mis à contribution, exercé, rançonné, exploité, monopolisé, concussionné, pressuré, mystifié, volé ; puis, à la moindre résistance, au premier mot de plainte, réprimé, amendé, vilipendé, vexé, traqué, houspillé, assommé, désarmé, garotté, emprisonné ; fusillé, mitraillé, jugé, condamné, déporté, sacrifié, vendu, trahi, et pour comble, joué, berné, outragé, déshonoré. Voilà le gouvernement, voilà sa justice, voilà sa morale ! Et dire qu'il y a parmi nous des démocrates qui prétendent que le gouvernement a du bon ; des socialistes qui soutiennent, au nom de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, cette ignominie (...). Hypocrisie !

Avec la Révolution, c'est autre chose. La recherche des causes premières et des causes finales est éliminée de la science économique comme des sciences naturelles.

L'idée du progrès remplace, dans la philosophie, celle de l'absolu. La Révolution succède à la Révélation. La Raison, assisté de l'expérience, expose à l'homme les lois de la nature et de la société ; puis elle dit : « Ces lois sont celles de la nécessité même. Nul homme ne les a faites ; nul ne te les impose. Elles ont été peu à peu découvertes, et je n'existe que pour en rendre témoignage. »

« Si tu les observes, tu seras juste et bon, si tu les violes, tu seras injuste et méchant. Je ne te propose pas d'autre motif (...), tu es libre d'accepter ou de refuser. »

« Si tu refuses, tu fais partie de la société des sauvages. Sorti de la communion du genre humain, tu deviens suspect. Rien ne te protège. A la moindre insulte, le premier venu peut te frapper, sans encourir d'autre accusation que celle de sévices inutilement exercés contre une brute. »

« Si tu jures le pacte, au contraire, tu fais partie de la société des hommes libres. Tous les frères s'engagent avec toi, te promettent fidélité, amitié, secours, service, échange (...). »

Trois articles, qui n'en font qu'un, voilà tout le contrat social. Au lieu de prêter serment à Dieu et à son prince, le citoyen jure sur sa conscience, devant ses frères et devant l'humanité. Entre ces deux serments, il y a la même différence qu'entre la servitude et la liberté, la foi et la science, les tribunaux et la justice, l'usure et le travail, le gouvernement et l'économie, le néant et l'être, Dieu et l'homme.

J.-P. PROUDHON

(Idée générale de la Révolution au XIX<sup>e</sup> siècle, p. 342-345.)